

Claude Joseph Dorat

**Recueil De Lettres Héroïques**

**[1. Partie]**

Auguste: Chez Conrad Henri Stagé, 1767

**<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1764173996>**

Band (Druck) Freier  Zugang

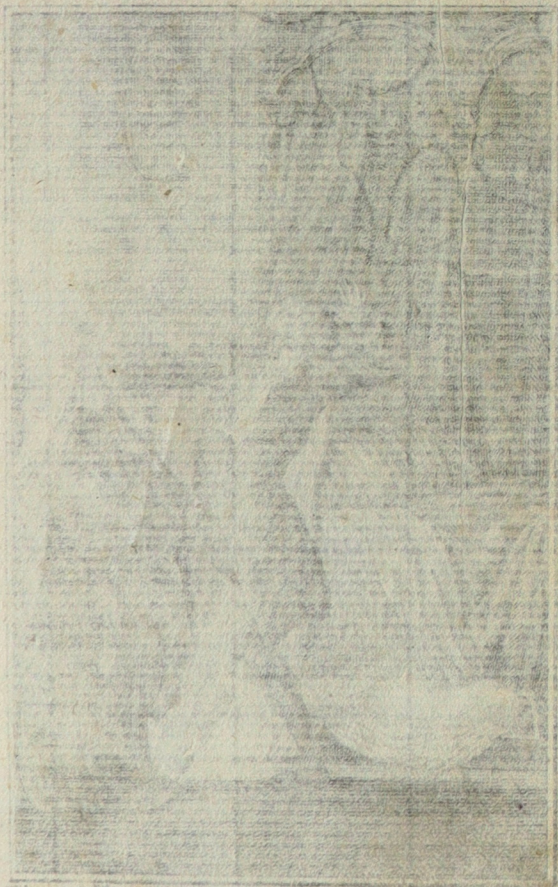




a Barbier

Kausen, Bücher Leskon  
ohne Vfn.

Ort  
380



17. 2. 1711

1711



*Ch. Eifen, inv.*

*Thelott, sc. A.V.*

RECUEIL  
DE  
LETTRES  
HÉROÏQUES.



AUGUSTE  
CHEZ CONRAD HENRI STAGÉ,

1767.


RECHERCHES  
DE  
LES  
HISTOIRE

AVRIL  
GONNARD HENRI STACE

1707

O  
not  
il lig  
che  
Le  
cuel  
elle  
rolé  
tonb  
cerce  
trouv  
du re  
terri  
mon  
ol il  
qu'il  
qui i  
Q  
la l  
vor  
L  
it et  
ers  
gani  
et vor





# L'ABBÉ DE RANCÉ,

DE SON ABBAYE DE LA TRAPPE,

A UN AMI.



Mon coeur va se glacer de surprise et  
d'effroi.

Mon ami, c'en est fait; tout est chan-  
gé pour moi.

Tu me crois égaré dans cette Ville immense  
Qu'habitent les plaisirs, les arts et l'opulence;  
Je vis dans un désert. Conforme à mon malheur,  
Le deuil de la nature y flatte ma douleur.  
Sous les regards d'un Dieu, sous sa main menaçante  
Je pleure mes erreurs. . . et celles d'une amante.  
Ecoute.

LETTRE DE L'ABBÉ DE RANCE. 5

Ecoute. Tu connus cette jeune beauté  
 Qu'embellissoient l'esprit, la grace, la gaîté,  
 Qui dans l'âge bouillant des passions humaines,  
 Sentoit leurs premiers feux circuler dans ses veines;  
 D'une illustre famille et l'orgueil et l'espoir:  
 Eh! bien, mon coeur charmé brûloit de la revoir.  
 Je devois une heure au plaisir consacrée;  
 Je voloïs dans les bras d'une femme adorée;  
 Même elle avoit fixé l'heure, le lieu, le jour.  
 Hélas! je me croyois attendu par l'amour.  
 J'arrivé; il étoit nuit. Tout palpitant de joie,  
 Je retrouve dans l'ombre une secrète voie.  
 J'entre; tout se taisoit: je la cherche de l'oeil;  
 Soudain, près de son lit, j'apperçois un cercueil.  
 Je m'arrête. . . j'y cours, et d'un regard avide. . .  
 Dieu! je vois un corps pâle, inanimé, livide;  
 Ce corps étoit sans tête; et mon oeil égaré  
 Ne trouve, en la cherchant, qu'un tronc défiguré.  
 Tout à coup, sur un marbre une toile étendue,  
 Nouvel objet d'horreur, se présente à ma vue.  
 Je quitte le cercueil, j'approche épouvanté,  
 Je souleve en tremblant ce voile ensanglanté.  
 Ah! puis-je retracer cette image effrayante?  
 C'étoit sa tête, ami, la tête d'une amante.

O toi, toi que j'aimai dès nos plus jeunes ans,  
 Qui vis naître des feux sur mon coeur trop puissans,  
 Toi, dont l'oeil ébloui m'envioit tant de charmes,

N'entends-tu pas mes cris ? Ne vois-tu point mes  
larmes ?

Me vois-tu, tour à tour, enflammé, fans couleur,  
Frémiffant d'épouvante, et muet de douleur ?

Je la reconnoiffois cette beauté flétrie.

J'ignorois fi le fer avoit tranché fa vie.

J'allois, j'errois, tantôt fur fa tête penché,

Tantôt, près du cercueil en filence attaché.

Que de fois j'embraffai ce déplorable reſte !

Je voulus me plonger dans ce cercueil funeſte ;

Et, près d'elle vivant, la fuivre chez les morts.

J'entends du bruit ; ce bruit arrête mes efforts.

Je crus qu'on s'avançoit vers ce toit folitaire.

A des yeux indiscrets je fonge à me fouſtraire ;

Et la crainte et l'honneur précipitent mes pas.

Je conſervai ſa gloire en pleurant ſon trépas.

Tremblant, je m'échappai d'un lieu plein de ſon  
ombre.

Les étoiles encor brilloient dans la nuit ſombre.

Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté :

La tête et le cercueil erroient à mon côté.

Là, tombant à genoux devant l'Être ſuprême,

Je m'écriai cent fois : pardonne à ce que j'aime ;

Par mes cris, par mes pleurs laiffe-toi déſarmer.

Ce cœur ſenſible, ô Dieu ! fut digne de t'aimer.

Cher ami, conçois-tu ce doute ſi terrible ?

Partout il me pourſuit. Dès lors, d'un voile horrible

Les



Des charmes inconnus ici me consolèrent.  
Ces arbres, ces étangs, ces rochers me parlèrent.

Là, vivoient des mortels confiés à mes soins.  
Là, de nouveaux excès mes yeux furent témoins.  
Egarés comme moi, tous ces mortels coupables  
Oublioient des serments et des loix redoutables.  
L'asyle des autels, de vices infecté,  
Redemandoit en vain l'austère piété.  
Que l'exemple est puissant ! Mon zèle dans leurs ames  
Ralluma des vertus les dévorantes flammes.  
Pour nous la pénitence étale ses rigueurs.  
J'ai dompté la nature et fait de nouveaux coeurs.  
Un pain noir et grossier, de sauvages racines  
De nos corps fatigués soutiennent les ruines.  
Le jour, la bêche en main, nous cultivons les champs.  
Dans le Temple, la nuit, nous unissons nos chants,  
O ! si tu viens jamais nous voir et nous entendre,  
Ton coeur d'un doux transport ne pourra se  
défendre.

Qui ne s'attendriroit aux chants harmonieux,  
Du sein de l'ombre épaisse élancés vers les Cieux,  
Au spectacle touchant de mes saints solitaires,  
Avec crainte et respect baissant leurs fronts austères ?  
D'une lampe de bois le Temple est éclairé.  
L'or n'étincèle point dans ce séjour sacré ;  
Mais il réside un Dieu sous ces voûtes antiques.  
Les saints gémissements, les célestes cantiques,

Et

Et de l'airain sacré le son religieux,  
 Se font entendre seuls dans ces sauvages lieux.  
 Tandis qu'autour de nous les rois troublent le  
 monde,  
 Nous vivons, nous mourons dans une paix pro-  
 fonde.

Mais que dis-je? Est-ce à moi d'oser nommer  
 la paix,

Moi que poursuit ici l'horreur de mes forfaits,  
 Moi qui crains mon amante et qu'un feu lent dévore,  
 Moi que même souvent Paris séduit encore?  
 Son bruit tumultueux retentit dans mes bois.

Dans ce vaste Paris, c'est elle que je vois;  
 C'est elle que j'entends; je lui parle, l'appelle;  
 Ces jardins si connus, j'y revole auprès d'elle.

Elle embellit encor les Fêtes et les jeux,  
 Où brilloit sa beauté, charme de tous les yeux.

Jusqu'au sein du repos sa beauté me tourmente.

Des songes imposteurs me peignent mon amante,

Ma courageuse main ose la repousser;

Elle, d'un oeil riant, revient me caresser.

Je m'éveille en sursaut: à travers les ténèbres,

Pour l'éviter, je cours dans nos réduits funèbres;

Je descends dans nos bois; j'y brave les frimats;

Les glaçons endurcis résonnent sous mes pas.

Ciel! parmi ces horreurs, je la revois encore.

Alors, n'espérant plus qu'à ce Ciel que j'implore,

Je perce du lieu saint la sombre profondeur,  
 Du Dieu qui le remplit je ressens la grandeur,  
 Seul, dans l'obscurité que son regard éclaire,  
 Je m'avance, à pas lents, jusques au Sanctuaire;  
 Je roule un corps tremblant aux marches de l'autel,  
 Et je cherche un asile au sein de l'Eternel.  
 O Dieu! sans ton appui, quelle est notre foiblesse!  
 Tout, jusqu'aux chants divins, réveille ma ten-  
 dresse:

Mon cœur s'ouvre et s'emeut à ces pieux accens.  
 Dans le Temple, entouré de spectres pâlisans,  
 De visages flétris et fillonnés de larmes,  
 Ami, le croirois-tu? je retrouve ses charmes.  
 Malheureux! veux-tu voir ce visage si beau?  
 Vois-le donc tel qu'il est dans l'horreur du tombeau.

Hé! que m'importe enfin cette cendre insensible?  
 Son ame, hélas! ... son ame! ... ô souvenir horrible!  
 Ses crimes font les miens. Dieu! l'en punirois-tu?  
 C'est moi qui de cette ame ai banni la vertu.  
 Dieu me permet de vivre et frappe sa jeunesse.  
 Penfes-tu que ce Dieu pardonne à sa foiblesse?  
 Le dirai-je? Peut-être, au séjour des heureux,  
 Je serois tourmenté de son supplice affreux.  
 Je crois la voir, traînant tout l'enfer après elle,  
 Crier: tremble à ton tour, tu m'as fait criminelle.  
 Et je ferme l'oreille à ses cris menaçans!  
 Et ce tableau cruel ne dompte pas mes sens!

Elle

Elle souffre par moi, me maudit, et je l'aime!  
 Du moins l'amour se mêle à ma pitié même.  
 Chacun ici sans doute a des droits sur mon coeur,  
 Mais ceux de qui l'amour fit aussi le malheur,  
 J'éprouve, à leur aspect, un charme involontaire :  
 Ils aimèrent; j'aimai : mon penchant les préfère.

Eh! bien, sombres forêts qu'habite la terreur,  
 Vieux rocs, monts hérissés, redoublez votre horreur.  
 Qu'il ne soit plus pour moi de fleurs ni de verdure.  
 Qu'un éternel hiver m'attriste la nature.  
 O! que ne puis-je errer dans des antres profonds,  
 N'entendre qu'un torrent tombant du haut des monts,  
 Les cris des noirs oiseaux, ou le bruit des tempêtes  
 Courbant d'antiques pins et fracassants leurs têtes!  
 Ami, je ne suis plus; je meurs dans le remord.  
 Je ne vois, je n'entends, n'appelle que la mort.

Tous les jours, préparant un asyle à ma cendre,  
 Mes mains creusent la terre où mon corps doit  
 descendre.

Je m'occupe de l'heure où j'y serai caché.  
 Je mesure l'espace où je serai couché.  
 Autour de moi déjà j'entends prier mes frères,  
 Déjà, je vois fumer les flambeaux funéraires.  
 Hélas! tu te souviens de ce riant séjour,  
 Qu'autrefois dans Paris je formai pour l'amour.  
 O mon ami, je creuse avec bien plus de joie  
 Cette tombe, où des vers je dois être la proie.

Dans

Dans ce même moment je conçois un dessein.  
 Sur ma cellule, ami, se penche un vieux sapin.  
 Pour former mon cercueil, qu'il tombe sous la hache,  
 Sur cet objet de mort que mon regard s'attache.  
 J'oseroi quelquefois m'y livrer au sommeil;  
 Et, retrouvant la vie à l'heure du réveil,  
 Je dirai: Là, ces yeux que j'ouvre à la lumière  
 Dormiront à jamais, éteints dans la poussière.  
 Ce cercueil me remplit d'un salutaire effroi;  
 C'est lui qu'il faut placer entre une amante et moi.

Mais toi, tandis qu'ici je m'abreuve de larmes,  
 L'Italie à tes yeux étale donc ses charmes!  
 Tu vois avec transport ce séjour enchanté  
 Où soupiroit Tibulle, où Virgile a chanté.  
 Un air pur, les beaux arts, la touchante harmonie  
 Amollissent ton coeur dans la belle Aufonie.  
 Ah! que je crains pour toi ces climats séducteurs!  
 Comme toi je connus tous ces arts corrupteurs,  
 Comme toi j'ai senti le doux attrait des vices:  
 Des vertus avec moi viens goûter les délices,  
 Tu pâlis; je te vois reculer de terreur;  
 Mon désert t'épouvante. Ah! quelle est ton erreur!  
 Crois-moi; mon coeur ici n'ignore point la joie.  
 Sous nos dômes obscurs le Ciel souvent l'envoie.  
 Un tourment volontaire a de secrets appas.  
 Chaque jour, vers mon Dieu je m'approche  
 d'un pas.

Ce

Ce Dieu par l'espérance adoucit mon supplice.  
 Je me plais à sentir l'aiguillon d'un cilice.  
 Calme heureux d'un coeur pur, langueurs des  
 saints desirs,  
 O! que vous surpassez les turbulents plaisirs!

Mais j'apprends qu'un des miens va finir sa carrière;  
 Et je vais l'exhorter à son heure dernière.....

*Ici l'Abbé de Rancé interrompt sa Lettre. Il va  
 exhorter un Père de la Trappe mourant; il revient et  
 continue:*

Il n'est plus. Mon ami, j'ai vu mourir un Saint.  
 Quel tableau! Dans mon coeur long-tems il sera peint.  
 C'est le premier de nous qui succombant sous l'âge,  
 Ait franchi de la mort le terrible passage.  
 Nous, autour de son corps sur la cendre étendu,  
 Rassemblés à genoux et le front abattu,  
 Nous invoquions le ciel: charmé par nos prières,  
 Il oubloit la mort en fermant ses paupieres;  
 Et ses yeux expirans, pleins de sérénité,  
 Etincelloient du feu de l'immortalité.  
 Ah! si telle eût été la fin de mon amante!

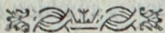
Que cette fin terrible, ami, nous épouvante.  
 Entourés de la mort, voyons par-tout sa main.  
 Son glaive nous menace; il frappera demain.  
 L'eau, l'air, le feu, la terre à nous perdre conspirent.  
 A l'heure où je t'écris, combien d'hommes expirent,  
 Ceux-

#### 14 LETTRE DE L'ABBE DE RANCE.

Ceux-ci dans les grandeurs, ceux-là dans les plaisirs,  
Tous surpris par la mort, tous formant des desirs !  
Le soleil que bientôt cacheront ces montagnes,  
De ses rayons mourans effleure les campagnes.  
La nature se tait et l'univers s'endort ;  
Redoutable sommeil, image de la mort !

Un jour, nos successeurs, dans ces enclos rustiques,  
Peut-être pleureront sur nos cendres antiques.  
Quand les mondes croulants sur les mondes usés,  
Retentiront du cri de leurs ressorts brisés,  
Quand de l'éternité la formidable Aurore,  
(Moment peut-être hélas ! qui n'est pas loin encore,)  
Jusqu'au fond des tombeaux ira porter le jour ;  
Quand la mort ici-bas n'aura plus de séjour ;  
Quand cette tête enfin trop long-tems adorée  
Retrouvera ce corps dont elle est séparée ;  
C'est d'ici que tous deux élancés dans les airs,  
Nous volerons aux Cieux à nos ames ouverts.

Viens ; ta cellule est prête à côté de la mienne.  
Tu soutiendras ma foi ; je soutiendrai la tienne.  
Viens ; d'un monde imposteur quitte la vanité.  
Ami, vivons ensemble et pour l'éternité.  
Hé ! puissions-nous, vieillir dans la même demeure,  
Entrelasser nos bras glacés à la même heure ;  
Nous regarder mourants sous le même flambeau ;  
Viens ; je suis prêt pour toi d'élargir mon tombeau.



LET-

LETTRE  
DE  
BARNEVELT,  
DANS SA PRISON,  
A  
TRUMAN, SON AMI,  
PRECEDEE  
D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR.

B

LETTER

DE  
BARNHART

DE BARNHART

TRIMMEL, SONNEN

FROM LETTER OF DOUTER

B





cahos de la Pièce Angloise; car c'est ainsi que j'appelle un Ouvrage, où rien n'est préparé, motivé, justifié, et dont les grands traits ressemblent à ces étincelles qui disparaissent dans des tourbillons de fumée.

Je fus effrayé à chaque pas de la difficulté de mon projet. En effet souffriroit-on sur notre Scène un enchaînement de crimes aussi révoltans, une suite de tableaux où l'intérêt doit toujours naître de la terreur? Souffriroit-on un monstre tel que Milvoud, ne respirant que bassesses, qu'assassinats, conduisant le poignard dans le sein d'un homme vertueux, et faisant traîner sur l'échafaud l'infortuné qu'elle a rendu coupable? J'entends d'ici le cri de l'indignation publique repousser cette furie, et interrompre cet affreux spectacle. Voilà pourtant le fond du Drame Anglois. Voilà ce qui a intéressé, pendant quarante Représentations de suite, une Nation respectable. C'est qu'elle est sensible aux beautés, et ne calcule point les défauts; c'est que les seuls adieux de Truman et de son ami ont dû justifier l'ivresse de tout un peuple, et ce délire des coeurs qui ne se rétractent jamais.

Le Génie Anglois ressemble à la Nature: il est sublime et inégal comme elle. Le peuple qui voit avec plaisir des fossoyeurs remuer des ossemens et plaisanter sur des tombeaux,  
après

après avoir admiré les nobles et étonnantes Scènes de Hamlet, de la mort de César, de Juliette, etc. ce peuple définit lui-même son goût et son caractère. Il lui faut des tableaux énergiques, à quelque prix que ce soit. Il faut émouvoir puissamment cette ame sombre et mélancolique, répandue, pour ainsi dire, sur toute la Nation. Ainsi disposé, il excuse tous les moiens qui produisent de grands effets. Rien ne lui paroît absurde, quand il pleure ou qu'il frémit, et c'est toujours par dedain qu'il critique.

Le Génie des François est d'une complexion, si j'ose le dire, plus foible, plus délicate, plus susceptible: ils veulent sur la Scène une nature choisie, et par conséquent altérée. Je ne fais quel phantôme de perfection a privé notre Théâtre de mille beautés que n'a point manqué de saisir l'audace sublime de nos voisins. Notre ame, qui s'ouvre volontiers à une sensibilité douce, se refuse au charme de la terreur. Et qu'espérer, pour les progrès de la Tragédie, d'une Nation qui applaudit tous les jours aux éclairs du bel-esprit, et ne peut se familiariser avec la coupe d'Atrée?

Tu m'avoueras qu'avec de pareils Juges, qui ont toute la délicatesse et toute la timidité du goût, il est difficile de rien hasarder. Je pouvois, me diras-tu, m'écarter de mon original,

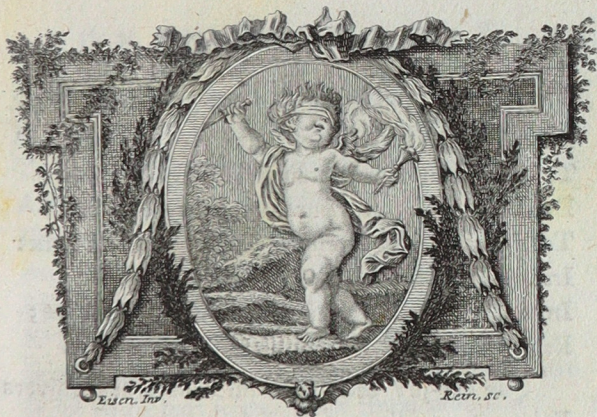
ginal, supprimer ce que j'y trouve de défectueux, et n'en montrer que la côté brillant. Voilà justement, mon ami, ce que je ne pouvois pas faire. La Tragédie de Barnevelt (\*) a besoin de ses défauts: ses beautés y tiennent, en sont inséparables. Transportez Milvoud derrière la Scène, vous ôtez au tableau sa couleur, sa vie, cette teinte sombre qui le caractérise, ces contrastes qui le mettent dans son jour, et c'est cette Milvoud qui, à coup sûr, révolteroit nos Spectateurs.

Cependant je n'ai point renoncé tout-à-fait à mon premier plan: j'ai imaginé une Lettre de Barnevelt à son ami; je te l'envoie: j'ai tâché d'y renfermer ce que mon Sujet m'a offert de plus intéressant. J'ai donné des motifs à Barnevelt, si cependant il peut en être pour le crime. On pardonnera fans doute au récit, ce que n'auroit pû souffrir la Représentation.

(\*) J'ai changé l'ortographe de ce nom afin d'en faciliter la prononciation.



LET-



LETTRE  
DE  
BARNEVELT.



est du fond d'un cachot que Barnevelt en pleurs.

Fait passer jusqu'à toi ses profondes douleurs :

Barnevelt, ton ami, mais indigne de l'être,  
Et dont tu vas rougir, quand tu vas le connoître ;  
Barnevelt ! .. ton ami ! .. Que ce nom, cher Truman.  
Déshonoré par moi, redouble mon tourment !  
Hélas ! il fit long-tems ma gloire et mes délices ;  
Les plus doux souvenirs sont pour moi des supplices.

B 4

Mais

Mais par où commencer? Ma défaillante main  
 Pourra-t-elle à tes yeux retracer mon destin;  
 Te traîner sur mes pas au fond de cet abîme,  
 Et verser dans ton coeur l'amertume du crime?  
 Tes jours purs et sereins s'écoulent dans la paix:  
 Irai-je les fouiller du récit des forfaits?  
 Infortuné! . . . Du moins gémissons en silence;  
 Respectons le bonheur que goûte l'innocence.

Que dis-je? cette voix qui dans tout l'Univers  
 Eclate et retentit en mille échos divers,  
 Viendrait te répéter, au sein de ta retraite,  
 Quels sont mes attentats, quel supplice on m'apprête:  
 Elle dirait le crime, et tairait le remord.  
 Moi même, en frémissant, je t'apprendrai mon sort;  
 A cet affreux tableau je trouverai des charmes:  
 Coupable et malheureux, j'ai des droits à tes larmes.

Sois donc instruit de tout: avant que le Printemps,  
 T'eût, loin de ton ami, rappelé dans tes champs,  
 Mon coeur te fut ouvert, tu connus ma maîtresse;  
 O! mon ami, toi-même approuvas ma tendresse.  
 „Cher Barnevelt, je pars, sois heureux, me dis-tu;  
 „Un innocent amour ajoute à la vertu.

Eh! quels coeurs froids et durs, c'est toi que  
 j'en atteste,  
 N'eussent point adoré cette Beauté funeste?  
 Jeunesse, éclat, fraîcheur, mille appas ravissans,  
 N'étoient point à mes yeux ses traits les plus puissans.

De

De l'infortune même elle empruntoit ses armes,  
 Et devoit à ses pleurs encor plus qu'à ses charmes.  
 Tu dois t'en souvenir: dans un lieu retiré,  
 Azile ténébreux et de Londres ignoré,  
 Elle ensevelissoit l'aurore de sa vie.  
 Au sein de l'indigence et de l'ignominie  
 Elle sembloit garder une noble fierté,  
 Et ne point soupçonner l'abus de la beauté.  
 Je crus trouver l'objet, digne enfin de ma flâme:  
 Je lui vouai mes soins, je lui livrai mon ame:  
 Cette ame jeune encore, où regnoit la candeur;  
 Cette ame tendre et pure, avide de bonheur.  
 Combien j'aimois Fani! combien j'étois sincère!  
 Comme j'étudiois les moiens de lui plaire!  
 Je lui sacrifiois. . . . jusques à mes desirs:  
 Je partageois ses maux: c'étoient là mes plaisirs.

Hé bien, cette Fani. . . tout mon corps en frissonne.

Cette même Fani. . . la force m'abandonne. . . .  
 Cet objet, si sacré pour mon coeur éperdu,  
 Idolâtre par moi, c'est lui qui m'a perdu,  
 Tu vas frémir d'horreur: l'enchanteresse à peine  
 De mon être soumis se sentit Souveraine:  
 Elle jura ma perte, et déjà son orgueil  
 Voioit dans l'avenir son trône et mon cercueil.  
 J'apportoïis à ses pieds, ne pouvant davantage,  
 Le fruit de mes travaux, simple mais pur hommage.

Ces secours dans Fani redoubloient ce desir,  
 Ce besoin de briller, de tout assujettir,  
 Ces élans inquiets vers ce pouvoir suprême,  
 Qu'un féxe ambitieux préfère à l'amour-même;  
 Et moi, qui faisois tout pour vaincre son malheur,  
 De ses mortels ennuis je me croiois l'Auteur:  
 Oui, je m'en accusois: jusqu'au fond de mon ame  
 La perfide observoit les degrés de ma flâme.  
 Sa douleur à mes yeux croissoit de jour en jour,  
 Et d'un secret reproche accabloit mon amour.  
 Il est donc des momens, où, panché vers l'abîme,  
 Malgré lui l'homme tombe entre les bras du crime!  
 Quand l'amour a parlé, quel coeur est combattu?  
 Tout ce qu'on fait pour lui, se transforme en vertu.  
 Je ne vis que Fani, sa tristesse, ses larmes;  
 Cette nuit flétriissante, où se perdoient ses charmes.  
 Je ne pus supporter ce tableau douloureux,  
 Et, prêt à m'avilir, je me crus généreux.

Le sage Sorogoud, ce frère de mon pere,  
 Commerçant respectable, à l'Etat nécessaire,  
 De ses travaux sur moi se reposant alors,  
 Laissoit entre mes mains circuler ses trésors.  
 J'osai les détourner! grand Dieu! pour quel usage!  
 Fani le commandoit .... oui, ce fut son ouvrage.  
 Je lui portai soudain, pâle, glacé d'horreur,  
 Cet or, cet or fatal ..... payé de mon honneur!

De

De l'art ingénieux la magique imposture  
 Releva dans Fani les dons de la Nature :  
 Elle parut enfin , et fixa tous les vœux.  
 De ma honte parée , elle ébloüit les yeux.  
 Mon amour en acquit une force nouvelle ,  
 Je respirois l'encens que l'on brûloit pour elle.  
 Sans cesse mon orgueil se sentoît chatouillé ;  
 Je partageois l'éclat dont elle avoit brillé :  
 Je me trouvois heureux ! port , démarche , fourire ,  
 Elle réunissoit tout ce qui peut séduire ,  
 Animoit , en parlant , tant de charmes muets ,  
 Et par tous les liens m'enchaînoit aux forfaits.

A cet égarement j'abandonnai mon être :  
 De mes sens enivrés je n'étois plus le maître.  
 A chaque pas , ami , je trouvois un écueil.  
 Je dépendois d'un mot , d'un geste , d'un coup d'oeil.  
 De ce sommeil de mort , hélas ! si redoutable ,  
 Oseras-tu prévoir la fuite épouvantable ?  
 Non . . . . cet excès d'horreur ne peut s'imaginer.  
 J'ai fait ce que sans crime on ne peut soupçonner.

Sorogoud ignoroit que , bassément avide ,  
 J'avois sur ses trésors porté ma main perfide :  
 Mais bientôt il apprit quel funeste poison  
 Embrâsoit tous mes sens , et troubloit ma raison.  
 Sa tendresse en conçut un sinistre présage.  
 Ce vieillard redoutoit la fougue de mon âge ,

Un

Un coeur simple, facile, aisément abattu,  
 Enclin à la foiblesse, ainsi qu'à la vertu,  
 Le feu des passions, allumé dans mes veines,  
 La beauté de l'objet, dont je portois les chaînes;  
 Et, voulant me sauver de ses pièges secrets,  
 Il briguoit le pouvoir d'éloigner ses attraits.

Fani l'apprend, je vole, elle s'offre à ma vue,  
 L'oeil de larmes noyé, sur son lit étendue,  
 La pâleur sur le front, dans ce trouble enchanteur,  
 Avec tous ces appas, qu'embellit la douleur,  
 Elle me tend les bras, me remplit de sa flâme;  
 L'ardeur de ses baisers coule au fond de mon ame.  
 „Barnevelt . . . cher amant, dit-elle, je te vois,  
 „ Et je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois. . . .  
 Je les entends encor ces mots si redoutables,  
 Ces parjures sanglots, et ces soupirs coupables.  
 Sur le sein de Fani je retombe mourant.  
 „ On veut nous séparer, poursuit-elle en pleurant;  
 „ Tout est fini pour moi . . . Sorogoud . . . ce  
 „ . . . . . barbare . . . . .  
 „ Ce monstre veut ma mort! demain il nous sépare!

„ O forfait; m'écriai-je: il faut le prévenir.  
 „ Dis quels sont mes devoirs, et je cours les remplir.  
 „ Qu'il me traite en esclave, et s'il veut, en victime,  
 „ L'amour seul est mon Dieu, c'est lui seul qui m'a-  
 „ . . . . . nime;

„ C'est

„ C'est lui seul que j'écoute. Hé bien, entends sa voix,  
 „ Reprit-elle; il te parle, il te dicte ses Loix.  
 „ Mais ne perds point de temps: demain, si tu  
     diffères,  
 „ On élève entre nous d'éternelles barrières.  
 „ Plus de Fani pour toi; pour moi plus de vengeur.  
 „ Préviens ce coup affreux, prévien notre malheur,  
 „ Mon trépas et le tien: la nuit paroît moins sombre;  
 „ Un foible jour s'échappe, et pénètre dans l'ombre;  
 „ Tu sçais que Sorogoud se rend chaque matin  
 „ Dans ce bois solitaire et de ces lieux voisin,  
 „ Où sans doute son coeur médite ma ruine.  
 „ Va, qu'il y trouve seul la mort qu'il nous destine.  
 „ Ose tout, faisis-toi de ces trésors secrets  
 „ Qui, sur lui déposés, ne le quittent jamais:  
 „ Pour fuir en sûreté ce dangereux azile,  
 „ Ainsi que son trépas, son lor nous est utile.  
 „ Prends ce masque et ce fer; va, cours, frappe,  
     et soudain  
 „ Toute entière à toi seul, je me jette en ton sein;  
 „ Je t'obéis, te suis aux plus lointains rivages,  
 „ A travers les rochers, dans des antres sauvages.  
 „ Je veux créer pour toi, soumise à tes désirs,  
 „ Un nouvel art d'aimer, et de nouveaux plaisirs:  
 „ Je veux, fermant ton ame aux cris de la victime,  
 „ Dans l'excès de mes feux anéantir ton crime:  
 „ Mais frémi; si jamais, foible et timide amant,  
 „ Tu m'oses préférer l'auteur de mon tourment.  
     „ Si

„Si tu crains de verser un sang que je déteste,  
 „Pour répandre le mien, cet autre fer me reste.

O cher Truman, peins-toi ton malheureux ami,  
 Foudroïé par ces mots, respirant à demi,  
 Cherchant en vain sa voix dans les sanglots mou-  
 rante,

Renversé dans les bras de sa cruelle amante,  
 Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur,  
 Et les feux de l'amour à ceux de la fureur:  
 Peins-toi, si tu le peux, cette effrayante scène;  
 Ce trouble, ces transports d'une femme inhumaine;  
 Ce lit, ce lit fatal, d'une lampe éclairé,  
 Et ce double poignard par Fani préparé.  
 Que te dirai-je enfin? attendri par ses larmes,  
 Echauffé par sa rage, entraîné par ses charmes,  
 Ses menaces, ses cris . . . . Je promis tout . . . Ah  
 Dieux!

Fani, dans ces momens, me force d'être heureux;  
 Avant de l'égorger, enivre la victime,  
 Et son dernier baiser est le signal du crime.

Elle voile mes traits, elle enhardit mon bras:  
 D'une main assurée elle conduit mes pas.  
 Enfin, dans un farouche et ténébreux silence,  
 Je fors, marche-au hazard, frémis, pleure, balance.  
 Si dans mon désespoir je soulève mes yeux.  
 Chaque objet que je vois m'est un présage affreux.

Le

Le soleil à regret commençoit sa carrière.  
 Un nuage de sang me voiloit sa lumière.  
 La terre gémissoit; des torrens sous mes pas  
 Murmuroient les accens de meurtres, d'attentats;  
 Tout me sembloit flétri de mon haleine impure,  
 L'aspect d'un assassïn consternoit la Nature.  
 Tant le Dieu qui punit les crimes des humains,  
 Chérit les jours du Sage, et veille à ses destins!  
 C'est un dépôt sacré qu'à la terre il confie;  
 Tout se trouble au moment qu'on attende à sa vie:  
 On brise en le frappant les liens les plus chers;  
 Et sa perte est toujours un deuil pour l'Univers.

J'entre enfin dans ce bois, pour moi seul formi-  
 dable,

Azile accoutumé d'un vieillard respectable.  
 Je l'apperçois: le front élevé vers les Cieux,  
 Au Monarque suprême il adressoit des vœux.  
 Il offroit un coeur pur, une longue sagesse,  
 Ce calme attendrissant d'une heureuse vieilleffe:  
 L'usage de ses biens, sans remord amassés,  
 Au sein des malheureux par lui-même versés:  
 Soixante ans de travaux! Qu'il me parut auguste!  
 Que le coupable souffre en présence du juste!  
 D'avance je sentis tous ces tourmens secrets,  
 Et ce déchirement qui suit les grands forfaits.  
 Près d'un arbre appuiant ma démarche tremblante,  
 Le fer tomba vingt fois de ma main défaillante;  
 Con-

Contre mon sein vingt fois je voulus le tourner :  
 Je crus loin de ce lieu me sentir entraîner :  
 Mais de Fani bientôt la menaçante image  
 S'offrit à mes regards, et me rendit ma rage.  
 Oui, je croiois la voir, un poignard à la main,  
 Errer autour de moi, se découvrir le sein ;  
 Me dire: frappe, lâche, ou j'expire à ta vue.  
 Ces mots retentissoient dans mon ame éperdue.  
 Ce phantôme chéri guidoit, pressoit mes pas ;  
 Vainqueur de mes remords, il affermât mon bras.  
 Ne voyant que Fani, respirant sa vengeance,  
 Furieux un instant . . . O Truman, je m'élançai,  
 Je vole, et dans les flancs de ce foible vieillard  
 Ma main dénaturée enfonce le poignard.  
 Il jette un cri, succombe, et d'une voix mourante,  
 „Dieu, quel réveil, dit-il, pour toi plein d'épou-  
 vante ;

„O mon cher Barnevelt ! loin de moi que fais-tu ?  
 „Dans ces cruels momens tu m'aurois défendu.  
 „Dieu, veille sur ses jours, veille sur sa jeunesse,  
 „Et d'un semblable fort préserve sa vieillesse.

Je veux fuir, et ne puis: tremblant de toute part,  
 De moi-même effraïé, je jette mon poignard,  
 Je découvre mes traits: des pleurs trop inutiles  
 Coulent à longs ruisseaux de mes yeux immobiles.  
 Je ne puis m'arracher de cet objet affreux ;  
 J'approche, et vais tomber sur ce corps malheureux.

Soro-



*Ch. Eijzen, inv.*

*M. G. Eichler, pin. fecit.*

T  
S  
n  
E  
n  
I  
C  
P  
I  
A  
L  
A  
P  
S  
E

Sorogoud ouvre à peine une foible paupière;  
 Il se voit soulagé d'une main meurtriére,  
 Il reconnoit la mienne; et s'arrêtant sur moi,  
 Son oeil peint la tendresse encor plus que l'effroi.  
 „Est-ce toi, Barnevelt, me dit-il sans colére,  
 „Eh! que t'avois-je fait que te servir de père?  
 Contre son sein alors il vouloit me presser,  
 Et son errante main cherchoit à m'embrasser.  
 Ma bouche en sanglottant s'attache à sa blessure,  
 De son sang qui bouillonne et sort avec murmure.  
 Je comprime les flots, j'en repais ma douleur;  
 Et des flots de ce sang ont coulé dans mon coeur.  
 Secours vains et tardifs! Ses membres se roidissent.  
 Sa main me quitte, tombe, et ses yeux s'obscur-  
 cissent.

Sa lamentable voix exhale un dernier son,  
 Et se ranime encor pour sceller mon pardon.  
 Dans cet effort sublime il s'épuise, il expire;  
 Il meurt entre mes bras; il meurt! et je respire!

Les cheveux hérissés, chancelant, égaré,  
 Enfin j'abandonnai ce cadavre sacré.  
 La barbare Fani réclamoit sa victime:  
 En tribut à ses pieds je cours porter mon crime.  
 Au comble des forfaits, au comble de l'horreur,  
 J'entrevois encor un rayon de bonheur.  
 Si j'étois parricide, au moins c'étoit pour elle,  
 Et, pleurant Sorogoud, j'adorois la cruelle.

C

A pei-

A peine elle me voit, le bras enlanguanté:  
 „C'en est donc fait, dit-elle, et le coup est porté?  
 „Vien ... sui-moi ... mais où sont les trésors du  
 perfide?

„Ses trésors, m'écriai-je! arrête ... au parricide  
 „Joindre le sacrilège! Ah Fani, laisse-moi ...  
 „Ne me demande rien ... respecte mon effroi ...  
 „Voi ce sang, voi mes pleurs ... Déjà cette furie  
 Pâlit de mes remords, et tremble pour sa vie,  
 Tremble d'être surprise avec un assassin.

O fureur inouïe! exécrable dessein!  
 Pleine d'une horreur feinte, inquiète, éperdue,  
 Elle fuit, un moment elle échappe à ma vue.  
 Coupable par l'amour, et par l'amour puni,  
 On vient, on me saisit par l'ordre de Fani.  
 Je voulois lui parler, et ma langue glacée  
 Refusoit son organe à mon ame oppressée  
 Je restois immobile, et je crus quelque temps  
 Que de noires vapeurs se jouoient de mes sens.  
 Je tâchois d'excuser cette femme inhumaine.  
 On me charge de fers, à ses yeux on m'entraîne.  
 Ah! Fani, m'écriai-je, en lui tendant les bras;  
 Ah! Fani ... Je fortis et ne l'accusai pas.

Pardonne, cher Truman, ce récit effroiable.  
 Pardonne ... je pouvois devenir plus coupable.  
 Non, tu ne conçois pas quelle étoit mon erreur;  
 L'excès de mon amour, l'excès de ma fureur,

Cet

Cet abandonnement, cette fatale ivresse,  
 Cette fièvre des sens, que je nommois tendresse,  
 Nourri de jour en jour par un monstre adoré,  
 Ce penchant infernal m'avoit dénaturé,  
 J'avois reçu des Cieux quelques vertus peut-être :  
 Fani d'un regard seul faisoit tout disparoître.  
 Si dans ses noirs accès Fani l'eût ordonné,  
 Toi-même, ô mon ami, je t'eusse assassiné.

Epouvantable aveu, mais que j'ai dû te faire,  
 Tels sont mes attentats; j'en reçois le salaire.  
 La douleur dans mon ame entre par tous mes sens;  
 Je suis environné de spectres menaçans.  
 Pour moi, toujours rongé de serpens invisibles,  
 D'horribles jours font place à des nuits plus hor-  
 ribles.

Si j'ai quelques instans d'un pénible sommeil,  
 Soudain ils sont troublés par l'effroi du réveil.  
 Je me crois descendu dans un profond abîme,  
 Et pour souffrir alors ma force se ranime,  
 Sorogoud me poursuit, je l'entens, je le voi;  
 Sa Blessure toujours se r'ouvre devant moi;  
 Et, dans cette effraiante et lugubre demeure,  
 Sur la terre étendu, c'est du sang que je pleure,  
 Malgré tous mes forfaits, oui, par ton amitié,  
 Oui, je serois encor un objet de pitié.  
 Ton ame s'ouvreroit à mes douleurs mortelles . . .  
 Tes larmes se joindroient à mes larmes cruelles;

J'entendrois tes soupirs ; je verrois ta vertu  
 Soutenir un coupable , à tes pieds abattu ;  
 Un criminel ami , frémissant de lui-même ;  
 Qui fut chéri de toi , qui se repent , qui t'aime ;  
 Objet infortuné de mépris et d'effroi ,  
 Mais digne cependant d'être pleuré par toi.  
 Hélas ! si je pouvois jouir de ta présence ,  
 D'un moment d'entretien obtenir l'indulgence ,  
 Toucher encor ta main , et répondre à ta voix ,  
 Me plonger dans ton sein pour la dernière fois ,  
 Te ferrer dans mes bras ! .... Insensé ! je m'égare ....  
 Qui , toi ! toi , mon ami ! dans les bras d'un bar-  
 bare ! ....

Ah ! ces liens de fer doivent seuls m'embrasser :  
 La Nature m'abhorre , et doit me repousser .  
 J'abjure , cher Truman , un souhait qui te blesse .  
 Eh ! de quel prix pour toi peut être ma tendresse ?

Demeure dans tes champs , dans ces paisibles  
 lieux ,  
 Aziles du vrai sage , et du mortel heureux ,  
 Cultivés par toi-même , et que tu rends fertiles ,  
 Où ta main se consacre à des travaux utiles ;  
 Où Phaleine du crime , et l'accent du malheur  
 Ne troublent point tes jours , aussi purs que ton  
 cœur .

Peut-être en cet instant , l'oeil serein , l'ame émue  
 En parcourant des Cieux la brillante étendue ,  
 Péné-

Pénétré de respect, et de joie enflâmé,  
 Tu bénis en secret l'Être qui t'a formé.  
 Peut-être, revenu d'un si noble délire,  
 Tu vois tes chers enfans autour de toi sourire,  
 Et ta fidelle épouse, assise à tes côtés,  
 Applaudir à leurs yeux, par toi-même imités.  
 Hélas! à ce bonheur j'avois osé prétendre.  
 Oui, j'aimois dans Fani l'épouse la plus tendre;  
 Je méditois déjà ces liens fortunés  
 De deux coeurs l'un à l'autre à jamais enchaînés.  
 Que je me suis trompé! Victime déplorable,  
 C'est l'attrait des vertus qui m'a rendu coupable,  
 O célestes plaisirs, qu'autrefois j'entrevis,  
 Qui te sont prodigués, et qui me sont ravis!  
 Va, jouis-en longtemps, ils sont ta récompense:  
 Cueille et moissonne en paix les fruits de l'innocence.  
 Les malheurs que du sort te gardoit le corroux.  
 Qu'ils se joignent aux miens, je les réclame tous!  
 Qu'ils n'approchent jamais de ton ame sublime!  
 Les maux sont mon partage, ils sont faits pour le  
 crime.

Inutiles souhaits! Barnevelt, que dis-tu?  
 Eh! peut on être heureux, après t'avoir connu?  
 Quand on doit partager l'horreur qui t'environne,  
 Quand on respire un air que ton crime empoisonne?  
 Ami, console toi, je mourrai vertueux.  
 Mon ame par degrés s'épure pour les cieux.

J'ose tout espérer de l'Arbitre suprême:  
 Ses augustes décrets, qui l'enchaînent lui-même,  
 Sont toujours à nos yeux d'ombres environnés;  
 Les forfaits qu'il punit sont déjà pardonnés.

Mais quand viendra l'instant, pour moi le seul  
 propice,  
 D'acheter mon trépas par un heureux supplice!  
 De livrer aux bourreaux, une fois bienfaisans,  
 Ce coeur, qui pour renaître, a besoin de tourmens!  
 Interprètes des Loix, en vous je me confie.  
 Que mon affreuse mort puisse expier ma vie!  
 Et puisse par mon sang, goutte à goutte versé  
 Le sang de Sorogoud être enfin effacé!  
 Vous auriez à rougir d'une lâche indulgence!  
 Aux mânes de mon maître il faut une vengeance;  
 Il la faut éclatante, il faut épouvanter  
 Ces coeurs, ces foibles coeurs qui pourroient m'i-  
 miter.

Je crois être à ce jour: cette image sanglante,  
 Bien loin de m'effraier, est pour moi consolante,  
 Je vois nos citoiens, confusément épars,  
 Fixer sur Barnevelt leurs avides regards.  
 Parler, s'interroger, s'indigner de mon crime,  
 Déteinter à la fois et plaindre la victime.  
 Du voile de la nuit mes tourmens sont couverts;  
 Ma honte doit paroître aux yeux de l'Univers.

Que



38 LETTRE DE BARNEVELT.

Son empire est fini : va, n'en redoute rien ;  
Il n'est dans l'Univers qu'un coeur comme le  
mien.....

Le sien sera changé. Toi, mon Dieu, toi,  
mon Juge,  
La terreur du coupable, et pourtant son refuge,  
Tu peux tout réparer. Le plus beau de tes droits  
Est de parler aux coeurs, transformés à ta voix.  
Parle, agis, dans ses yeux mets deux sources de  
larmes,  
Aurois-tu pour le crime assemblé tant de charmes ?  
Que Barnevelt mourant, que Barnevelt puni  
Obtienne par ses pleurs les remords de Fani !

Mais quel bruit de ces lieux interrompt le silence ?  
Mon cachot se referme, et vers moi l'on s'avance.....  
Ah ! si c'étoit la mort que l'on vint m'annoncer !  
Toi, que dans ces momens je ne puis embrasser,  
Reçoi, mon cher Truman, mes adieux les plus  
tendres ;  
Par d'inutiles pleurs ne trouble point mes cendres.  
Qu'à l'exemple du mien ton coeur soit affermi !  
Je mourrai trop heureux, si je meurs ton ami.



LET-

# LETTRE

DE

ZEILA,

JEUNE SAUVAGE,

ESCLAVE A CONSTANTINOPLE,

A

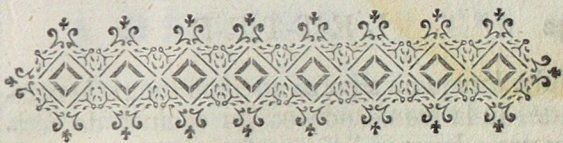
VALCOUR,

OFFICIER FRANÇOIS;

PRECEDEE

D'UNE LETTRE A MADAME DE C\*\*.

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF  
ROSTOCK  
RECEIVED A COPY OF  
THE  
VOLUME  
OF THE  
SERIES  
ON THE  
HISTORY OF THE  
CITY OF ROSTOCK



# LETTRE

A

MADAME DE C\*\*.

Si j'écrivois à un de ces êtres superficiels qui, dans un monde frivole, se disputent de charmes et de ridicules, dont l'amour-propre bondit au moindre éloge, et dont rien ne réveille la sensibilité; je lui prodiguerois la flatterie et le mensonge, je le couronnerois de fleurs aussitôt fanées que cueillies, enfin je le déiferois, me moquant en secret du Dieu et de l'aphotéose: mais c'est à vous que j'écris. Vous êtes jeune, et vous sçavez penser; vous êtes belle, et vous l'oubliez. D'après cela, vous devez préférer le ton simple de la confiance, à l'honneur d'être ennuyée avec faste, et au plaisir d'être louée sans esprit.

Avouez le, Madame; lorsqu'on a parcouru ce cercle de futilités que chaque jour reproduit,

duit, lorsqu'on a porté quelque temps le masque de la bienfiance et les chaînes de l'étiquette, lorsque l'esprit est fatigué de toutes les formes bizarres qu'on lui a fait prendre; c'est avec bien de la volupté qu'on retombe au sein de la Nature, et qu'on s'abandonne à ce repos agissant, que les Lettres seules peuvent donner. Combien de fois je vous ai vue, excédée de plaire, et tyrannisée par vos propres charmes, vous réfugier dans une société peu nombreuse, pour y chercher ces plaisirs purs et tranquilles, que le trouble ne précède point, et que le remord ne suit jamais! Combien de fois j'ai pris pour juge des Ouvrages les plus sérieux, celle qui peut-être avoit prononcé la veille sur une mode nouvelle, ou sur le Vaudeville du jour!

C'est sous vos yeux que la Lettre de Barnevelt à été faite; c'est d'après vos conseils que j'ai tâché de la perfectionner. Les beautés de ce Sujet ne vous sont point échappées: vous avez frémi, en voyant les limites imperceptibles qui séparent la vertu et le crime. Barnevelt assassin a excité vôtre indignation; il vous a arraché des larmes, par l'ivresse de sa douleur, si j'ose le hasarder, et par la vérité de son repentir. Cependant ces tableaux sombres et terribles semblent peu faits pour les graces légères de votre âge. Vous, pour qui l'Amour seroit sans doute le Dieu du Bonheur,

heur, avez-vous pu vous le figurer sous les traits dont je l'ai peint d'après mon modèle? Avez-vous pu croire qu'il ait existé un monstre tel que Fani, vous, que les retours sur vous-même ont dû familiariser avec l'image de la vertu? Ces réflexions m'ont dirigé dans le nouveau sujet que j'ai choisi. L'intérêt en est plus tendre, les teintes en sont moins sombres. Vous vous rappelez peut-être l'Histoire de Iarico, citée dans le Spectateur Anglois. C'est elle qui m'a fourni l'idée de la Lettre que je vous envoie. Voici l'article du Spectateur.

„*Thomas Inkle*, troisième fils d'un de nos  
 „riches Citoyens de Londres, âge de vingt  
 „ans, s'embarqua aux Dunes, le 16de Juin  
 „1647, sur le Vaisseau nommé *l'Achille*, de-  
 „stiné pour les Indes Occidentales. Il entre-  
 „prit ce voyage dans la vue de s'enrichir par  
 „le commerce, et il avoit les talens nécessai-  
 „res pour y réussir; il étoit fort rompu dans  
 „la science des nombres, et il pouvoit calcu-  
 „ler d'un coup de plume, s'il y avoit du pro-  
 „fit ou de la perte dans quelque négoce. En  
 „un mot, son père n'avoit rien oublié pour  
 „lui inspirer de bonne heure l'amour du gain,  
 „et l'attacher à ses intérêts d'une manière ca-  
 „pable de prévenir l'ardeur naturelle de ses  
 „autres passions. Avec ce tour d'esprit, il  
 „n'étoit pas mal fait de sa personne; il avoit  
 „le

„le visage vermeil, l'air robuste et vigoureux,  
„et sa chevelure blonde et frisée lui pendoit  
„négligemment sur ses épaules. Il arriva  
„dans le cours de son voyage, que *l'Achille*  
„manqua de vivres, et qu'il entra dans un  
„petit Port-brute, sur la côte d'Amérique,  
„pour y faire de nouvelles provisions. Notre  
„homme y descendit à terre avec plusieurs  
„autres Anglois, et sans prendre garde à un  
„parti d'Indiens qui s'étoient cachés dans les  
„bois pour les observer, ils s'éloignèrent un  
„peu trop du bord de la mer, de sorte que  
„les Naturels du Pays fondirent sur eux, et  
„les massacrèrent presque tous. *M. Inkle* eut  
„le bonheur de s'échapper, avec quelques  
„autres, dans une forêt, où, accablé de fa-  
„tigue, et hors d'haleine, il se jeta sur une  
„petite éminence à l'écart. Il n'y fut pas  
„plûtôt, qu'une jeune Indienne fortit d'un  
„endroit couvert de buissons qui étoit der-  
„rière lui, et le vint trouver. Surpris d'abord  
„l'un et l'autre de cette entrevue, ils ne tar-  
„dèrent pas à se regarder d'un oeil favorable.  
„Si l'Européen fut charmé de la tournure,  
„des traits et des grâces un peu sauvages de  
„l'Américaine toute nuë, celle-ci n'admira  
„pas moins l'air, le teint et la taille d'un Eu-  
„ropéen habillé de pied en cap. Elle devint  
„même si amoureuse de lui, qu'inquiète pour  
„sa vie elle le conduisit dans une cave, et  
„qu'après l'y avoir régalez de fruits délicieux,  
„elle

„ elle eut soin de le mener boire à une source  
„ d'eau vive.

„ Ils avoient déjà vècu plusieurs mois au  
„ milieu des plus tendres amours, lorsque  
„ *Iarico* apperçut un Navire sur la côte, et  
„ qu'instruite par son amant, elle fit divers  
„ signaux à ceux qui le montoient. Dès que  
„ la nuit arriva, ils se rendirent l'un et l'autre  
„ sur le rivage, où ils eurent la joie et la sa-  
„ tisfaction de trouver quelques uns des gens  
„ de ce Vaisseau, qui étoient Anglois, et qui  
„ alloient aux Barbades. Pleins d'espérance  
„ de se voir bientôt délivrés de leurs inquié-  
„ tudes, de jouir d'un bonheur moins interrom-  
„ pu, ils se mirent dessus. Mais à l'approche  
„ de cette Isle, notre jeune homme, rêveur  
„ et pensif, vint à considérer le temps qu'il  
„ avoit perdu, et à calculer tous les jours que  
„ son capital ne lui avoit produit aucun inté-  
„ rêt. Afin donc de se mettre en état de  
„ réparer ses pertes, et de pouvoir rendre  
„ compte de son voyage à ses parens et à ses  
„ amis, il résolut de se défaire *d'Iarico* à son  
„ arrivée au Port, où un Vaisseau n'a pas  
„ plutôt mouillé, qu'il se tient un marché  
„ public sur le bord de la mer pour la vente  
„ des Esclaves Indiens ou autres qu'il y amè-  
„ ne, à-peu-près comme on vend ici les che-  
„ vaux et les boeufs. Cette pauvre malheu-  
„ reuse eut beau fondre en larmes, et lui re-  
„ pré-

„présenter qu'elle étoit enceinte de ses œu-  
vres; insensible à toute autre voix qu'à celle  
de l'intérêt, il ne pensa qu'à profiter de son  
aveu pour en tirer une plus grosse somme  
d'un Marchand de la Colonie, auquel il la  
vendit.

Tel est à-peu-près, Madame, le fond de mon Ouvrage. Vous entrevoyez sans doute combien il est susceptible de ces développemens heureux, qui portent dans l'âme plus d'attendrissement que de terreur; de ces peintures naïves, dont le charme est toujours nouveau, enfin de cette douce mélancolié, qui est, en quelque sorte, la volupté de la douleur. Zéila au sortir de ses bois, doit mêler des images riantes à sa tristesse même; tout doit se peindre à son imagination avec la fraîcheur et le coloris de la Nature. C'est cette nuance que j'ai cherchée; c'est elle qui doit dominer dans le tableau. Heureux si j'ai pu la saisir, et si j'attache quelques roses aux cyprès de Barnevelt!

A-coup-sûr, vous vous êtes récriée sur l'horrible bassesse de ce *Inkle*, qui profite de la grossesse de son amante pour en doubler le prix. Rassurez-vous, Madame; Valcour, dans ma Lettre, n'est point coupable de ce crime. Zéila eût cessé d'être intéressante, si j'eusse avili Valcour à ce point. C'est un  
jeune

jeune homme entraîné au changement par l'influence victorieuse du climat où il est né. C'est un François qui s'ennuie, et qui renonce à l'amour, pour chercher le plaisir. J'ai transporté Zéila à Constantinople, afin de motiver sa Lettre, que rien n'auroit pu justifier dans les déserts. Je suppose qu'elle est prête d'entrer dans le Serail, pour ajouter un nouveau trait à sa situation, et sur-tout pour que sa beauté ne soit point équivoque: car il faut qu'une femme qui se plaint soit au moins jolie; ou elle a tort de se plaindre.

On m'objectera peut-être que Zéila n'est qu'une femme abandonnée, comme tant d'autres. Sans doute: mais elle est esclave; mais elle est mère; mais c'est une Sauvage, un être qui a respiré l'air de la liberté, et qui en conserve l'énergie, qu'on veut forcer au déshonneur, et ensevelir dans les bras d'un Despote. C'en est assez, je crois, pour rajeunir mon Sujet.

Maintenant, Madame, permettez-moi quelques réflexions sur ce genre de Poësie que vous aimez, et qu'on a depuis peu ressuscité parmi nous. Ovide est l'inventeur, mais ne peut servir de modèle. Les déclairs d'une imagination brillante ne suppléent point à cette flâme du coeur qui doit animer tous les Ouvrages de sentiment.

D

jamais

jamais de larmes, et n'en fait jamais répandre; chez lui la douleur est parée de toutes les grâces du bel esprit; et la Nature, si belle quand elle est simple, y dispaeroit sous le faste des ornemens. Il faut le lire, et non l'imiter.

Parmi nos Héroïdes modernes, celles qui sans contredit méritent la préférence, c'est l'Héloïse de M. Colardeau; Ouvrage charmant, que l'âme a senti, que l'âme a colorié, où la richesse du fond se fait oublier par la volupté des détails, où la magie du style n'ôte rien à la vérité de la passion, et qui fera lu tant que l'amour fera des malheureux.

Les autres Poëmes qu'on nous a donnés dans ce genre, péchent, presque tous, par la maladresse et la longueur des récits: ce qui est, je crois, le vice particulier de l'Épître héroïque. On a très-bien dit qu'elle devoit être pour l'âme ce que l'Ode est pour l'esprit, un trait de feu, un élan de sensibilité, non interrompu. D'après cette définition, on doit juger combien le récit y est déplacé, à moins qu'il ne fasse lui-même la plus grande partie de l'intérêt; à moins qu'il n'apprenne au personnage à qui on écrit, des événemens qu'il ne sçait pas; enfin, à moins qu'il n'offre des tableaux forts ou pathétiques, qui puissent remuer, attendrir ou étonner le Lecteur.

J'o-

J'oserai encore remarquer que, dans ce genre sur-tout, on est trop léger et trop précipité sur le choix des sujets: ils sont presque aussi rares que pour la Tragédie même. Dans l'une les ressources de l'art, l'illusion du Théâtre, l'adresse de la conduite, la gradation de l'intérêt, suppléent souvent à sa vivacité. L'autre ne présente point d'accessoirs sur lesquels on se puisse rejeter; le coeur n'y est point distrait par le plaisir des yeux; et elle ne peut attacher que par la fécondité et la force du fond.

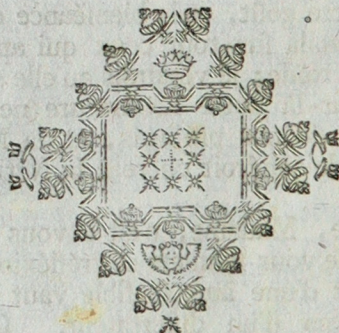
Il est des sujets dont nous privent tous les jours la délicatesse de nos moeurs, la timidité de notre goût, et la bienfiance de notre Théâtre; voilà sur-tout ceux qui appartiennent à l'Héroïde; je voudrois qu'elle s'en emparât. Par-là notre Littérature ne souffriroit point de nos préjugés, et la Muse de l'Héroïde deviendroit chère à la Nation.

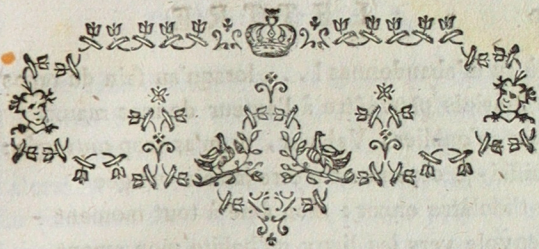
Au reste, Madame, c'est à vous de prononcer. Je vous soumets ces réflexions. Le tact délicat d'une âme sensible vaut tous les raisonnemens d'un dissertateur. C'est en vous jouant que vous éclairez les Arts; et souvent un Ecrivain se donne bien de la peine, pour n'avoir pas le sens commun. Jouissez de tous vos avantages. Badinez avec les Muses: ne quittez point un monde léger

D 2

qui

qui vous aime. C'est un tableau mouvant qui mérite d'être observé. Ah quoi s'occupoit la raison sans le spectacle de la folie? Vous ne devez point craindre que votre imagination vous égare; votre âme vous ramenera toujours: chargez l'une de vos plaisirs, et l'autre de votre bonheur. Je ne vous demande que ces instans de repos, ces intervalles que laisse le tourbillon, et qui cessent d'être des vuides, quand ils sont remplis par l'amitié et ce goût des Arts, la vie d'un Etre qui pense.





# LETTRE

DE

ZÉILA.



Au nom de Zéïla, tu dois trembler,  
perfide.

Un moment souvien-toi des champs  
de la Floride,

De ces champs, où j'aimai pour la première fois,  
Où je crus sous tes traits voir un Dieu dans nos bois,  
Oui, c'est moi qui t'écris! c'est l'objet de ta rage,  
Ton amante, et ta soeur que tu nommois sauvage;  
C'est moi qui t'adorois, qui t'ai sauvé le jour,  
Au fond de mes déserts, embellis par l'Amour.  
C'est moi qui t'ai suivi dans ce \* séjour funeste,  
Où tu m'abandonnas au joug que je détestes;

Où.

\* Constantinople.

D 3

Où tu m'abandonnas ! . . . lorsqu'au sein du repos  
 Je fouriois peut-être à l'auteur de mes maux.  
 Pour m'oublier, Valcour, tu m'as trop outragée :  
 Puisse-je cependant n'être jamais vengée !  
 Je t'idolâtre encor : mon âme à tout moment  
 S'envole vers les lieux qu'habite mon amant.  
 A toi je me livrai, c'est pour toute ma vie.  
 En proie à ses douleurs, malheureuse et trahie,  
 Ta Zéïla jamais ne veut se dégager :  
 Je préfère mes maux au crime de changer.

Dans mes jours de bonheur, qui me l'eût osé dire,  
 Qu'à Valcour infidèle il me faudroit écrire ?  
 Oui, ces traits que tu vois, qui te sont adressés,  
 La main de Zéïla, sa main les a tracés.  
 Depuis l'horrible instant qu'elle pleure ta fuite,  
 Pour te parler de toi, Zéïla s'est instruite.  
 Oui, j'appris ton langage, hélas ! trop séducteur,  
 Et, qu'avant de l'entendre, avoit choisi mon coeur.  
 Enfin, j'étudiai cet art, cet art suprême,  
 Pour consoler l'Amour, inventé par lui-même ;  
 Qui peignit tant de fois les plaisirs des Amans,  
 Et ne peut me servir qu'à peindre mes tourmens.

Valcour, ils sont affreux ! Sur un triste rivage,  
 Loin de toi je languis, je meurs dans l'esclavage.  
 Seule dans l'univers, je n'ai devant les yeux,  
 Au lieu de mon amant, qu'un maître impérieux.

On

On me défend les pleurs, et même le murmure;  
 J'ai perdu tous les droits que donne la Nature;  
 Et j'éprouve, fourmise à de barbares loix,  
 La crainte et le mépris, inconnus dans les bois.  
 En vain mon fils, ce fils (je t'offense peut-être)  
 Fruit des plus tendres feux, que l'amour ait fait  
 naître;

Qu'au ciel tu demandois, que ton sang a formé,  
 Et, quand tu me quittas, dans mes flancs renfermé:  
 En vain ce fils si cher, puisqu'il est ton image,  
 Sourit à ma douleur, peu faite pour son âge;  
 Et me presse toujours de ses bras caressans;  
 Je mêle des soupirs à ses jeux innocens.  
 Mes yeux, en le fixant, se remplissent de larmes:  
 Sans secours, sans appui, sans titres que ses charmes,  
 Il n'apprendra de moi dans son triste destin,  
 Qu'à prononcer ton nom, et pleurer dans mon sein.  
 Hélas! trop insensible au bonheur d'être père,  
 Tu m'as même ravi les plaisirs d'une mère:  
 Valeur, homme cruel, lorsque tu me trahis,  
 Tu frappas d'un seul coup ton amante et ton fils.

Cependant, tu le sçais, j'ai tout fait pour te plaire;  
 Et, si j'ai du t'aimer, j'ai bien dû t'être chère.  
 Dieux! avec quels transports je voilois dans tes bras!  
 Combien de sentimens... que je n'exprimois pas!  
 Pour te peindre une ardeur, qui cherchoit un passage,  
 Un silence enflammé me servoit de langage.

D 4

Ah!



J'entrelaçois des jones pour soutenir nos treilles ;  
 Pour recevoir nos fruits , je treffois des corbeilles.  
 Avec tes longs cheveux j'aimois à badiner ;  
 D'un feuillage nouveau j'aimois à les orner.  
 Souvent ta Zéila , ne pouvant davantage ,  
 A tes fons enchanteurs méloit sa voix sauvage.  
 Je te vois fourire , et voler dans mes bras :  
 Les heures s'écouloient , tu ne les comptois pas.

Mais dès que le zépher , murmurant dans la plaine,  
 Verfoit sur les gazons le frais de son haleine,  
 C'est alors qu'avec toi , dans les bois d'alentour ,  
 J'allois par un beau soir terminer un beau jour.  
 Un azile écarté , retraite du mistère ,  
 Prêtoit à nos plaisirs son ombre solitaire :  
 Près de nous mille oiseaux , jaloux de nos transports ,  
 Sur les rameaux émus soupiroient leurs accords :  
 Entrémelant leurs becs , et leurs plumes nouvelles ,  
 Au dessus de ta tête ils agitoient leurs aîles.  
 Que de tendres baisers , dans ce riant séjour ,  
 Multipliés , donnés , et rendus par l'amour !

Dieu de nos bois , ô Dieu , que le seul crime  
 outrage ,  
 Je ne t'offensois point par ce brûlant hommage :  
 J'ose le croire au moins. Deux êtres innocens ,  
 Dans l'ivresse plongés , de plaisir frémiffans ,  
 Respirant tour-à-tour et confondant leur âme ;  
 Chaque jour plus heureux , sans épuiser leur flâme ,

D 5 Ces

Ces pleurs délicieux, qui coulent dans leur sein,  
 Au milieu de ces pleurs, leur front toujours serein,  
 Et le recueillement de leur volupté pure,  
 Sont les plus doux objets que t'offre la Nature.  
 Tu ne peux condamner ce fortuné lien:  
 Le bonheur des mortels augmente encor le tien.

Combien j'étois heureuse! Ah! Valcour! ah  
 perfide!

Combien de fois la nuit, dans sa course rapide,  
 Vint-elle nous surprendre en ces charmans réduits!  
 Je ne distinguois plus ni les jours ni les nuits  
 Alors sur mes genoux je reposois ta tête:  
 Au bruit le plus léger, tremblante, toujours prête,  
 Et rassurant ton coeur, trop occupé de moi,  
 Je feignois de dormir et je veillois pour toi,  
 Tu me trouvois plus tendre au lever de l'aurore:  
 Le soleil la suivoit, j'étois plus tendre encore.  
 En vain il coloroit et les cieux et les mers,  
 Valcour étoit pour moi l'astre de l'univers,  
 Quelques mots t'échappoient; je crois les com-  
 prendre.  
 Ce que dicte l'amour, l'amour le fait entendre.

Tu me disois sans doute: „ô mon unique appui.  
 „Je t'adorois hier, je t'adore aujourd'hui.  
 „Ma chère Zéila, je te ferai fidèle;  
 „Aux yeux de ton amant tu seras toujours belle.  
 „Je

„Je suis content des biens qui me sont réservés.  
 „Va, je te dois les jours que ta main a sauvés :  
 „Tu peux en disposer, puisqu'ils font ton ouvrage ;  
 „Oui, j'en prends à témoin ces berceaux, cet om-  
     brage,  
 „ Ces gazons parfumés, trône de nos desirs,  
 „ Dont l'empreinte encor fraîche atteste nos plaisirs ;  
 „ Ces antres tapissés d'une vigne abondante ;  
 „ L'onde de ces ruisseaux, sous ces palmiers errante :  
 „ Cent baisers amoureux, que je vais te donner,  
 „ Et ces naissantes fleurs, qui vont te couronner.

Si j'en croyois mon coeur, ce fut-là ton langage.  
 Quel changement, ô ciel! ... Mais dis, par quelle  
     rage

As-tu voulu troubler le cours de mes destins,  
 Et, pour des biens peu sûrs, en quitter de certains ?  
 De trésors, près de moi, tu n'étois point avide.  
 L'or, à côté des fleurs, germe dans la Floride ; \*  
 Ta main cueillit les fleurs, l'or ne t'a point tenté.  
 Eh! qu'en faire en des lieux où rien n'est acheté ?  
 Comblé de mes bienfaits, tu laissois à la terre  
 Ce métal si brillant, et si peu nécessaire.  
 Valcour, depuis ce temps, a-t-il changé de vœux ?  
 Ce qu'il fouloit aux pieds, peut il le rendre heureux ?  
     Un

\* Il se peut qu'il n'y ait point de mines d'or dans  
 la Floride. Peut-être voudra-t-on bien me par-  
 donner une erreur que j'avoue ?

Un bonheur ignoré te fatiguoit peut-être :  
 Valcour, trop jeune encor, n'avoit pû se connoître.  
 Le desir de la gloire, hélas ! toujours trompeur,  
 Avec l'ennui sans doute est entré dans ton coeur ?  
 Dans les bois cependant ce desir téméraire,  
 Cet instinct de ton âge a pû se satisfaire.  
 Combien de fois j'ai vû de la cime des monts  
 Leurs habitans descendre au fond de nos vallons !  
 Ces mortels indomptés, ces âmes inflexibles,  
 Aux charmes de ta voix tu les trouvois sensibles.  
 Quand tu la mariois au son des instrumens,  
 Quels étoient leurs transports et leurs ravissemens !  
 Dansans autour de nous, ils quittoient leur rudesse ;  
 Ils marquoient par des cris leur farouche allégresse,  
 Et leurs, bras suspendus, enchaînés sous tes loix,  
 Laissoient la flèche oisive au fond de leurs carquois,  
 Chaque jour dans leurs coeurs augmentoit ta puis-  
 sance, .

Et ces droits si touchans, fondés sur l'innocence.  
 Des Sauvages charmés se joignent à tes jeux :  
 Ah ! qui les désarmoit, devoit régner sur eux,  
 Ils t'auroient par mes mains donné le diadème  
 Zéïla sur ton front l'auroit ceint elle-même ;  
 Et tes nouveaux sujets eussent chéri dans moi  
 L'épouse de Valcour, l'amante de leur Roi.

Dans quelle illusion va s'égarer mon ame ?  
 L'ambition ni l'or ne m'ont ravi ta flâme.

Des

Des rigueurs de mon fort, des maux que tu m'as  
faits,

Je ne dois accuser que mes foibles attraits.  
Peut-être qu'en effet tu n'es point si coupable ;  
Peut-être à tes regards je cellois d'être aimable.

On dit que, parmi vous, on permet le détour,  
Et qu'en le repoussant on enchaîne l'amour ;  
On dit que la tendresse est soumise au caprice,  
Que même la beauté n'est qu'un vain artifice,  
Un masque séduisant, qui trompe votre espoir,  
Et qu'on prend le matin, pour le quitter le soir.  
Moi, je n'eus dans mes bois, loin de toute imposture :  
Que le plaisir pour fard, que des fleurs pour parure.  
Je laissois, tu le sçais, sans projet, sans dessein,  
Mes cheveux se jouer, et tomber sur mon sein.  
Jamais rien n'altéra mes naïves tendresses ;  
L'art ne glaça jamais le feu de mes caresses :  
Ma bouche sur la tienne, et mon coeur sur le tien,  
Je te prodiguois tout, et je ne seignois rien.

Faut-il me reprocher ces transports légitimes ?  
L'amour éteint l'amour ! quoi ! lui seul fait mes  
crimes !

Mais, hélas ! s'il est vrai que tu ne m'aimes plus,  
Si mes regrets sont vains, et mes voeux superflus ;  
Du moins l'humanité doit te parler encore.  
Ne hais point, Valcour, l'amante qui t'adore.

Je

Je t'ai sauvé le jour: accorde-m'en le prix;  
 Sauve-moi par pitié des horreurs du mépris;  
 Du destin qui m'attend, d'un maître qui me brave.  
 Tu m'as abandonnée . . . . Ah! c'est trop d'être  
 esclave;

C'est trop d'être avilie . . . . Au cri de mes douleurs,  
 Ne ferme plus ton âme, et respecte mes pleurs.

Je suis toujours aux bords où Valcour m'a laissée,  
 Je n'y vois point d'objets, dont je ne sois blessée.  
 Là sous un joug de fer l'homme rampe abattu,  
 La règne la terreur, et jamais la vertu.  
 Tous les noeuds sont brisés; et, pour comble de  
 crime,

Sous l'Oppresseur commun chaque Sujet opprime.  
 On y parle d'un lieu, dont le nom fait rougir,  
 Séjour de l'esclavage, et tombeau du plaisir,  
 Où l'orgueil à ses pieds fait traîner l'innocence,  
 Où le tiran des coeurs est un Dieu qu'on encense:  
 Que te dirai-je enfin? où l'inhumanité  
 Prodigue au déshonneur le nom de volupté.  
 C'est-là, c'est dans ce lieu, que, pour toute sa vie,  
 Ta Zéila bientôt doit être ensevelie.

Pourras-tu le souffrir? Qui? Zéila! grands Dieux;  
 Ton amante entreroit dans ce lit odieux!  
 Un autre que Valcour, dans son transport farouche,  
 Sur mon sein palpitant imprimerait sa bouche,  
 Fixeroit tristement ses regards sur les miens,  
 Et dans mes bras tremblans enlacerait les siens!

Non,

Non, non, ta Zéila, les yeux noiés de larmes,  
 Repoufferoit la main errante fur ses charmes;  
 D'un mortel détesté glaceroit les desirs,  
 Ou mourroit de douleur, en voiant ses plaifirs.

Je frémis, je ne puis supporter cette image.  
 Epargne-moi, Valcour, un si cruel outrage.  
 Ah! s'il m'étoit permis, je te ferois bien voir  
 Tout ce que peut l'amour, quoiqu'il soit sans espoir:  
 Sur la terre il n'est rien que Zéila redoute:  
 Va, je sçauois vers toi me fraier une route.  
 Au bord qui te retient, j'irois, n'en doute pas,  
 J'irois, je volerois, ton fils entre mes bras;  
 Je franchirois les monts, les lieux les plus sauvages;  
 Je ferois de ton nom retentir les rivages,  
 Les antres des forêts, les échos des deserts,  
 Et je demanderois Valcour à l'Univers.  
 J'aurois, pour me guider dans la nuit effrayante,  
 Et les yeux d'une mère, et les yeux d'une amante;  
 Enfin ta Zéila parviendroit jusqu'à toi;  
 J'oserois attester mes bienfaits et ta foi;  
 Tu verrois à tes pieds et ton fils et sa mere,  
 Si malheureuse, hélas! et qui te fut si chère!  
 Serois-tu sans pitié? Pourrois-tu repouffier  
 Leurs caresses, leurs bras unis pour t'embrasser?  
 Non, un si doux spectacle auroit pour toi des  
 charmes:  
 Sur ces infortunés tu répandrois des larmes;

Et

Et je verrois Valcour, fier de m'appartenir,  
Implorer son pardon, bien sûr de l'obtenir.

Mais l'horreur de mon sort m'enchaîne sur ces  
rives;

Mes pas sont observés, et mes larmes captives.  
Toi seul, dans l'Univers, peux briser mes liens;  
Ouvre les yeux sur moi, mes malheurs sont les  
tiens.

Goûtes-tu le repos, loin d'une infortunée,  
Par toi, par toi, Valcour, à gémir condamnée?  
N'entens-tu pas mes cris, mes sanglots, mes soupirs?  
Dans le sein des remords - est-il donc des plaisirs?  
Ne te dis-tu jamais? „ En cet instant peut-être,  
„ Elle pleure, et se plaint au ciel qui l'a fait naître.  
„ Sur la rive déserte elle appelle Valcour,  
„ En ferrant dans ses bras le fruit de notre amour:  
„ Sa profonde douleur toujours se renouvelle;  
„ Il n'est plus de soutien, plus d'heureux jours  
pour elle.  
„ Sous le poids de ses maux, peut-être en ce mo-  
ment  
„ Elle succombe, meurt, et meurt en me nommant!  
„ Pourrois-tu de ma mort devenir le complice?  
Ne diffère plus; vien, sauve ta bienfaitrice;  
Accours, et si tu crains de me rendre mes droits,  
Rends-moi du moins, rends-moi mes déserts et  
mes bois;

Ces

Ces rochers, ces vallons, ces immenses campagnes  
 Où j'errois avec toi, sous l'abri des montagnes ;  
 Ces fertiles côteaues, et cet air épuré  
 Que Valcour amoureux a longtemps respiré.

Je veux revoir encor ces fortunés aziles,  
 Où nos jours s'écouloient si doux et si tranquilles ;  
 Ce Bois fatal et cher, où tu mourois fans moi,  
 Où, fauvé par mes soins, tu me donnas ta foi ;  
 L'arbre où tu reposois, ce berceau solitaire,  
 Où d'un infortuné Zéila devint mère ;  
 Et cette grotte enfin, ce paisible séjour,  
 Qu'habitoient avec toi la Nature et l'Amour.  
 Là, mon cher fils du moins, jouissant de son être,  
 Apprendra par mes soins comment on vit sans maître.  
 Dès que l'âge rendra ses pas moins incertains,  
 Moi-même je mettrai des flèches dans ses mains.  
 Pressé par le besoin, il sera moins timide ;  
 Il atteindra l'oiseau, malgré son vol rapide.  
 On ne le verra point, cherchant de vils secours ;  
 Mandier, en tremblant, le soutien de ses jours ;  
 Et je lui laisserai, pour unique héritage,  
 La force et la vertu, les trésors du Sauvage.

Alors, mon cher Valcour, toute entière aux  
 douleurs,

Dans les antres secrets j'irai cacher mes pleurs ;  
 Ou j'irai les mêler à cette onde fidelle,  
 Qui, me peignant tes traits, me paroïsoit plus belle,

E

Je

## 64 LETTRE DE ZEILA.

Je ferai libre alors : mes yeux pourront choisir  
 Le plaifible bocage où je voudrai mourir ;  
 Et tandis que ta vie, au plus lointain rivage,  
 Coulera lentement fans trouble et fans orage ;  
 Profondément livrée aux plus sombres ennuis,  
 Quand les jours renaîtront, j'appellerai les nuits.  
 Ton nom, qui soutiendra mes forces défaillantes,  
 Ne quittera jamais mes lèvres expirantes ;  
 Heureufe encore, heureufe, ô trop cruel Valcour !  
 De mourir dans les lieux, où je connus l'amour !



OCTA-

OCTAVIE,  
SOEUR D'AUGUSTE,  
A  
ANTOINE.

E 2



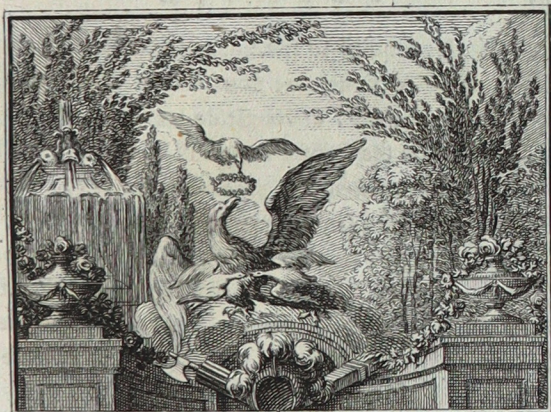


## AVIS DE L'AUTEUR.

**S**i l'amour conjugal, qui domine si tristement dans le Sujet d'Octavie, semble un peu l'éloigner de nos moeurs, j'ai pensé qu'il s'en rapprochoit, par les manéges et l'artifice de Cléopatre. Le nombre des êtres jolis et faux qui ressemblent parmi nous à cette Reine célèbre, prouveroit presque l'ingénieux systême de la transmigration des ames; celle de Cléopatre n'est assurément pas restée dans l'inaction.

D'ailleurs, le tableau de l'affervissement d'Antoine peut être de quelqu'utilité, dans un siècle où cet illustre et foible Romain a trouvé tant d'imitateurs. Les Octavies de nos jours ne sont guères plus fêtées que celles d'autrefois, et nous payons au moins, aussi cher qu'à Rome, l'honneur d'être dupés par leurs rivales.

OCTA-



*Engr. in.*

*Hubner, sc.*

OCTAVIE,  
SOEUR D'AUGUSTE,  
A  
ANTOINE.



ANTOINE, sans combattre, a cédé  
la victoire,  
Méprisé par les siens, vil aux yeux  
de la gloire,

Au signal d'une Femme, il quitte ses vaisseaux;  
Il partage sa honte, et la suit sur les eaux!

E 3

J'en

J'en frémis... qu'as-tu fait? et quelle est ta foiblesse?  
Voi l'abîme où t'entraîne une indigne Maîtresse:  
Rome te défavoue, et rougit de tes fers.  
L'opprobre de tes feux a rempli l'Univers.  
Envisage un moment tes premières années,  
Par ton bras jeune encor ces palmes moissonnées.  
Rappelle-toi ces temps, ces exploits dont l'éclat  
Tournoit vers toi les vœux du Peuple et du Sénat;  
Quand l'Ami de César, aux yeux charmés de Rome,  
Sembloit, en l'imitant, reproduire un grand homme;  
Et, juge malheureux, si ton cœur est changé.  
Non; tu n'es plus le même, et Brutus est vengé.  
Un soupir d'une femme, un coup d'oeil te surmonte.  
Fière de ton malheur et surtout de ta honte,  
Elle étouffe dans toi l'ardeur de nos guerriers,  
Et sa main de ton front arrache les lauriers.  
Foible et trop cher époux, est-ce ainsi que l'on aime?  
Pour te défabuser, je ne veux que toi-même.  
Combien de fois, glaçant ta flamme et tes desirs,  
Le remords n'a-t-il point corrompu tes plaisirs?  
Combien de fois et Rome et la triste Octavie  
Vinrent-elles s'offrir à ton ame attendrie?  
Permits, permits qu'enfin j'ose élever la voix.  
C'est l'honneur... c'est l'amour qui reclame ses droits.  
Si je la méritai, ta haine est légitime.  
Mais dis-moi donc, cruel, dis-moi quel est mon  
crime.

Mon

Mon frère, hélas ! mon frère étoit prêt à s'armer ;  
 Et la guerre entre vous alloit se rallumer.  
 L'accord de deux héros devenoit mon ouvrage :  
 Mon hymen, tu le sçais, en étoit le seul gage ;  
 Je n'examinai rien : je pensai que ces noeuds,  
 En munissant à toi, vous uniroient tous deux.  
 Cléopâtre, ses feux, ta première foiblesse,  
 Rien ne put, un moment, effrayer ma tendresse.  
 Je bravai Cléopâtre, et mes desirs secrets  
 Brûloient d'humilier l'orgueil de ses attraits :  
 Je voulois, illustrant les amours d'Octavie,  
 T'adorer, la punir, et servir la patrie.  
 Rome m'applaudissoit et cherchoit dans mes yeux  
 Le consolant espoir d'un avenir heureux.  
 Toi-même entretenois un amour si funeste.  
 La gloire m'aveugla ; le penchant fit le reste.

Que ce moment flateur où je reçus ta foi,  
 Que ce jour, cher Antoine, eut de charmes pour  
 moi !

Qu'elle pompe, grands Dieux ! quel transport d'al-  
 légresse !

Des Maîtres des Romains je me voyois maîtresse.  
 J'enchaînois leurs complots, et leur ressentiment ;  
 Je nommois l'un mon frère ; et l'autre mon amant,  
 Ecartant de son sein la discorde et les haines,  
 De Rome entière alors je crus tenir les rênes :

E 4

Je

Je sentis, je l'avoue, un orgueil généreux ;  
 L'orgueil est pardonnable à qui fait des heureux ;  
 L'amour de Cléopâtre, et ses jalouses larmes  
 Relevoient mon triomphe, ajoutoient à mes char-  
 mes.

Dans le fein du repos couronnant tes exploits,  
 Ma tendresse au vainqueur osoit dicter des Loix,  
 Entre la guerre et moi tu partageois ta vie ;  
 Et le rival d'Auguste adoroit Octavie,  
 Que dis-je ? cette Rome, où je reçus ta foi,  
 N'étoit point un théâtre assez brillant pour moi.  
 Tu voulus, divulguant les secrets de ton ame,  
 Apprendre à l'Univers ton bonheur et ta flâme ;  
 Tu voulus qu'Octavie, adorée en tous lieux,  
 Devînt encor plus chère et plus belle à tes  
 yeux.

O jours de mon éclat, écoulés dans Athènes !  
 Là, tout sembloit uni pour resserrer nos chaînes ;  
 Ce Peuple, favori de Minerve et de Mars,  
 Qui dans le Monde entier voit circuler ses arts,  
 Témoin de mon bonheur si pur et si tranquille,  
 S'empressoit, chaque jour, pour orner mon  
 asyle.

Tu laissois dans mes bras reposer ta valeur ;  
 Ton front, où se peignoit le calme de ton  
 coeur,

N'a-

N'avoit plus cet orgueil qui sied à la victoire.  
 A ta vertu paisible on pardonnoit ta gloire;  
 Et ce séjour, dont Rome envioit le destin,  
 S'embellissoit encore à l'aspect d'un Romain.

Trop rapides instans, qu'ont suivis tant de  
 larmes!

Ambitieux Rivaux, où portez-vous vos ar-  
 mes? ...

Tu me fuis; je te vois voler sur tes vaisseaux;  
 Et mes regards mourans te suivent sur les eaux.  
 Dès ce moment affreux, un sinistre présage  
 Vint éclairer mon coeur et glacer mon courage.  
 Cléopâtre soudain vint s'offrir à mes yeux.  
 Je tremblai, je frémis, je reconnus tes feux...  
 Dans le gouffre des mers plonge sa flotte errante,  
 Vents, soulevez les flots, et vangez une Amante.  
 L'ingrat qui me trahit est indigne du jour;  
 Qu'il sente, en expirant, les fureurs de l'amour...  
 Ou du moins écarter cette flotte fatale  
 Du séjour dangereux où règne ma Rivale...  
 Inutiles souhaits! et les vents et les Dieux  
 T'ont déjà transporté sur ces bords odieux.  
 Il me semble la voir, cette Amante hautaine  
 Sourire à son Captif, que l'Amour lui ramène.  
 Je te vois encenser ses perfides appas,  
 Et de mes pleurs, cruel, t'applaudir dans ses bras.

Tantôt, à ses transports abandonnant son ame,  
 Dans une longue ivresse elle épuise ta flâme;  
 Et tantôt, de son art déployant les secrets,  
 D'une fausse douleur elle arme ses attraits;  
 Elle affecte une tendre et douce rêverie.  
 De la peur de te perdre elle paroît remplie,  
 Et sa feinte langueur, ses parjures soupirs  
 Rallument ton amour éteint dans les plaisirs.  
 C'est ainsi que, mêlant le caprice et les larmes,  
 Elle sçait à tes yeux multiplier ses charmes.  
 Tu caresses l'erreur qui t'à préoccupé,  
 Et tu crois être heureux, quand tu n'es que  
 trompé.

Dans quels nouveaux excès elle se précipite!  
 Quoi! d'un lache triomphe \* elle honore ta fuite!  
 Sous le nom de Bacchus, un Héros, un Romain  
 Parcourt Alexandrie, un thyrsse dans la main!  
 Puis-je, à ces traits honteux, reconnoître un grand  
 homme?  
 Est-ce ainsi qu'autrefois tu triomphois dans Ro-  
 me? ...

Où

\* Ce triomphe d'Antoine n'est placé dans l'Histoire qu'à son retour de la guerre contre les Parthes, retour qui passa pour une fuite. J'ai cru pouvoir placer cette circonstance après la Bataille d'Actium.



Je parlois en épouse, et je parle en Romaine,  
 Rome de jour en jour contre toi se déchaîne.  
 „Quoi! dit-elle, un enfant élevé dans mon  
     sein,  
 „Au sort d'une Etrangère uniroit son destin!  
 „Quoi! le Soleil verroit, au milieu de nos  
     armes,  
 „Une Reine insolente étaler tous ses charmes!  
 „Il verroit nos Soldats dans une lâche cour  
 „Joindre leurs étendarts aux chiffres de l'A-  
     mour!  
 „Gardons-nous de souffrir ces coupables bas-  
     selles;  
 „Il faut à l'Univers dérober nos faiblesses.  
 „Il faut, lorsqu'un Romain devient sourd au re-  
     mord,  
 „Abréger son opprobre, en lui donnant la mort.  
 Le Sénat applaudit, et le Peuple s'anime.  
 Jusques dans la Syrie on veut punir ton crime.  
 Mon frère, transporté d'une juste fureur,  
 Cherche à perdre un rival, en vangeant une  
     foeur.  
 Enfin, ouvre les yeux; que ton danger t'éclaire.  
 Que la gloire te parle... Elle te fut si chère!  
 Reviens vers Octavie; elle t'aime toujours,  
 Elle oubliera l'affront de tes lâches amours.  
 La beauté, cher époux, est un frêle avantage;  
 Mais, si je l'ai perdu, viens revoir ton ouvrage.

Ah!



76 OCTAVIE A ANTOINE.

Du devoir à leurs yeux dérobent le flambeau,  
Et les parent de fleurs, en creusant leur tombeau!  
Pardonne ce transport. . . Oui, je voudrois moi-  
même

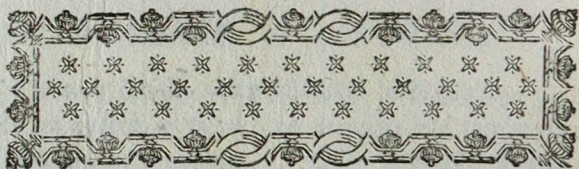
Percer de mille coups la Barbare qui t'aime. . .  
Toi, cher Antoine, vis, et vis toujours heureux.  
Ce n'est pas contre toi que je forme des vœux.  
Puisse Rome te voir, dans une paix profonde,  
Assis avec Auguste au premier rang du Monde!  
Et que ne puis-je enfin, descendant chez les  
Morts,

Emporter avec moi jusques à tes remords!



HERO

HERO  
A  
LEANDRE.

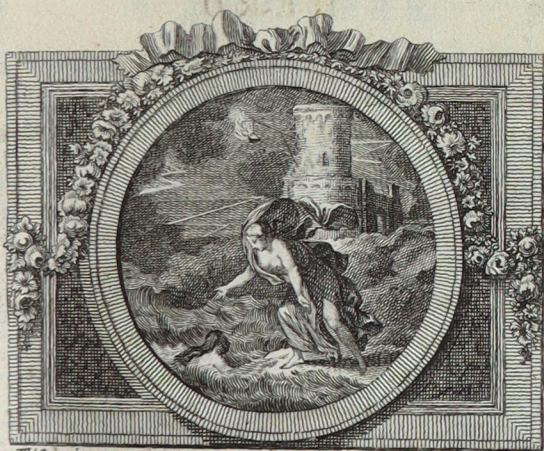


## AVIS DE L'AUTEUR.

**L**e Sujet de Héro à Léandre est un peu anti-que, mais il n'en est pas moins agréable.

Ovide l'a traité avec cette séduction, ces graces variées et cet abandon voluptueux qui le caractérise. La Lettre de Héro est pourtant une de celles où il se fait le moins abandonné, et dans laquelle il semble le plus oeconome de ces détails charmans qui refroidissent l'ensemble, et de ce bel-esprit, dont la profusion lui est reprochée. Je me suis rempli de ses idées, sans m'y assujettir avec la servitude d'un Traducteur, heureux si j'ai sçu m'approprier quelqu'une des beautés de mon modèle, dont il faudroit même ambitionner les défauts.

HERO



Eisen, inv.

Hübner, sc.

HERO  
A  
LEANDRE.



VOI! trois jours sans te voir, trois  
jours sont écoulés!

Rends le calme, Leandre, a mes  
sens désolés.

Quel obstacle nouveau te retient sur la rive?

Je tremble, tout m'allarme; une Amante est crain-  
tive.

F

Tu



„ Ne peut-il pas venir ? que fait-il ? qui l'arrête ?  
 „ Pour quitter le rivage, attend-il la tempête ?

Qu'est devenu ce temps, où ton coeur amoureux  
 Sembloit dans les dangers puiser de nouveaux feux ?  
 Je t'ai vu mille fois, malgré l'onde irritée,  
 Malgré les cris plaintifs d'une Amante agitée,  
 Je t'ai vu, sous un Ciel, étincelant d'éclairs,  
 Lutter contre les vents déchaînés dans les airs ;  
 Affronter les écueils, et, fier de ton courage,  
 T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage.  
 „ Léandre, qu'as-tu fait, te disois-je toujours ?  
 „ Comment puis-je être heureuse, en tremblant  
 pour tes jours ?

Réchauffé dans mon sein, tu riois de ma crainte ;  
 Et cent baisers de feu s'opposoient à ma plainte.  
 Qu'avec plaisir alors je bravois le courroux  
 Des flots impétueux grondans autour de nous !  
 Qu'avec facilité je te donnois ta grace !  
 Et, dans ces doux momens, que j'aimois ton audace !

Mais un soufle aujourd'hui suffit pour t'arrêter.  
 Tu t'endors dans le calme, au lieu d'en profiter.  
 Neptune, cette nuit, t'ouvroit un sûr passage ;  
 Il t'offroit ses faveurs : en as-tu fait usage ?  
 Ah ! quand on aime bien, on a plus de desirs ;  
 Et perdre un seul moment, c'est perdre cent plaisirs.  
 Tu me laisses, cruel, en proie à mes allarmes,  
 N'embrasser que ton ombre, et veiller dans les larmes.

F 2

Moi,

Moi, veiller pour gémir! hélas! tes premiers feux  
 Ne m'ont point préparée à ce tourment affreux.  
 Cesse de prolonger une épreuve si rude:  
 Je sèche dans la crainte, et dans l'incertitude.  
 Sans cesse parcourant ces bords, où tu n'es pas,  
 Je cherche à découvrir la trace de tes pas.  
 Si l'on revient des lieux que mon Amant habite,  
 Vainement on voudroit éviter ma poursuite;  
 Oh ne voit; on n'entend, on ne trouve que moi.  
 A l'Univers entier je m'informe de toi.  
 C'est peu: tes vêtemens, seul gage qui me reste,  
 Quand le jour te rappelle en ton Isle funeste,  
 Chers à mon souvenir et chers à mes douleurs,  
 Je les couvre cent fois de baisers et de pleurs,

Ainsi, dans les regrets, Amante abandonnée,  
 Je compte les instans d'une longue journée.  
 Mais à peine la nuit vient, au gré de mes vœux,  
 Embrasser de son voile et la Terre et les Cieux;  
 Appellant près de moi ma compagne fidelle,  
 Sur cette Tour fameuse, où je vole avec elle,  
 D'une tremblante main j'allume des flambeaux.  
 J'adresse ma prière au Monarque des eaux;  
 Et, plongeant mes regards dans cette horreur pro-  
 fonde,  
 Dans cette obscurité qui regne au loin sur l'onde,  
 Je voudrois que le Dieu dont nous portons les fers,  
 De cent astres nouveaux pût éclairer les mers.

O toi,



Tranquille dans tes bras, et ne songeant qu'à toi,  
 Tout ce désordre affreux viendra-t-il jusqu'à moi ?

Pourquoi donc me laisser languir loin de ta vue ?

Viens finir les tourmens d'une Amante éperdue ?

Viens consoler un coeur plongé dans les ennuis.

Est-ce ainsi qu'auroient dû s'écouler tant de nuits,

Je ne sçais que penser. Réponds-moi : qui t'arrête ?

Crains-tu pour ton retour ? Parle ; me voilà prête.

J'irai, n'en doute pas, m'élançant dans les eaux ;

Vénus, fille des Mers, m'applanira leurs flots,

Bravant tous les périls qu'une femme redoute,

Vers toi ces foibles bras s'ouvriront une route...

Hé bien, n'oseras-tu m'atteindre et m'imiter ?

Et craindras-tu les vents que je cours affronter ?

Oui, je te rejoindrai sur les plaines profondes ?

L'Amour autour de nous enflammera les ondes ;

A tes bras fatigués il unira les miens ;

Et mes ardents baisers iront chercher les tiens.

Malheureuse ! où laissé-je égarer ma tendresse ?

L'Amour infortuné doit avoir moins d'ivresse.

Sans doute un autre feu... je n'y survivrois pas...

Tu le fais bien, cruel... voudrais-tu mon trépas ?

Ton Amante, grands Dieux ! deviendrait ta victime !

Non... tu l'as dit cent fois ; l'inconstance est un crime.

Rappelle tes discours, rappelle tes momens

Où le plaisir lui-même a scellé tes sermens ;

Tes sermens enchanteurs, qu'aujourd'hui je reclame.

Mes attraits, cher Léandre, ont des droits sur ton ame ;

Si

Si j'ose les vanter, cet orgueil m'est permis;  
 Je les tiens de toi seul; c'est toi qui m'embellis.  
 Comme on voit cette fleur, qui semble aimer encore,  
 Et regarder toujours l'astre qui la colore;  
 Ainsi, sur mon Amant l'oeil sans cesse arrêté;  
 J'emprunte de lui seul mes graces, ma beauté;  
 Il pénètre mes sens par sa douce lumière;  
 C'est le Dieu que j'adore, et l'astre qui m'éclaire....  
 Il ne me trahit point.. quel espoir enchanteur  
 Porte un calme secret dans le fond de mon coeur ?  
 Toi, qui vis Mars lui-même, étonné de ses larmes,  
 Dans tes bras amoureux s'enivrer de tes charmes;  
 Qui, dans l'ombre des bois, près du jeune Adonis,  
 Brulas de tous les feux qui dévorent ton fils;  
 Nous aimons toutes deux; notre cause est commune.  
 Protège mon amour contre Eole et Neptune:  
 Ces Dieux, ces Dieux si fiers sont soumis à tes loix.  
 Parle, ordonne, ô Déesse! ils entendront ta voix.

Mais, quoi! déjà la nuit a déployé ses voiles,  
 Et semé dans les Cieux l'or brillant des étoiles.  
 Morphée a suspendu les maux de l'Univers.  
 Dieux! quelle volupté se répand dans les airs!  
 Ces arbres, dont le choc ébranloit ce rivage,  
 Élèvent jusqu'aux Cieux leur immobile ombrage;  
 La Terre exhale au loin les plus douces odeurs.  
 L'haleine des Zéphirs, et le parfum des fleurs;  
 Ce silence profond, cette mer plus tranquile,  
 Qui semble se jouer autour de cet asyle;  
 Ce calme, cette nuit plus belle qu'un beau jour;  
 Tout verse dans mes sens les langueurs de l'amour.

Confirme, cher Léandre. un si charmant augure :  
 Oui, c'est toi, dont l'approche embellit la Nature.  
 Viens; vole dans mes bras...quel changement soudain  
 Déjà l'astre des nuits me paroît moins ferein;  
 Il paroît emporté de nuage en nuage :  
 Un frémissement sourd semble annoncer l'orage...  
 Je tremble... Je me meurs... qu'entends-je?  
 quels éclairs!

Et quel noir tourbillon s'éleve sur les mers!  
 Tout-à-coup mutinés, comme les vents mugissent!  
 De quel tumulte affreux les rives retentissent!

O toi qui dans ta main tiens le sceptre des eaux,  
 Contre moi quelle rage a soulevé tes flots?  
 Quoi! de Laomédon Léandre est-il complice?  
 Léandre a-t-il trempé dans les fraudes d'Ulysse?  
 Ton courroux ne peut-il être enfin désarmé?  
 Toi, qui punis l'Amour, n'as-tu jamais aimé?

Léandre, garde-toi, c'est Héro qui t'en prie,  
 De confier aux flots mon espoir et ma vie.  
 Demeure, je le veux, demeure, cher Amant;  
 Et renonce à l'orgueil de vaincre un élément.  
 Attends un Ciel plus doux, une mer moins fougueuse;  
 Attends... Oui, je le veux... que dis-je? malheureuse?  
 Je desire et je crains de te persuader.  
 Je dois tout redouter, et toi, tout hasarder.  
 Ah! dans ce même instant, puiffes-tu me surprendre;  
 Oser exécuter ce que j'ose défendre;  
 Mettre encore ta gloire à ne m'obéir pas;  
 Et réparer ton crime, en volant dans mes bras!

\* \* \*

ABA I-

# ABAILARD

A

## HELOISE.

---

### AVIS DE L'AUTEUR.

**L**a Lettre d'Abailard à Heloise termine la Collection des Lettres heroiques, qui se trouvent rassemblées dans ce petit Recueil; et quoi que l'envie ou la jalousie puissent ou voulussent y trouver à redire, je ne me repentirai jamais, d'avoir employé quelques vuides de ma vie à cultiver un genre intéressant, qui donne à l'ame toutes les émotions dont elle est susceptible, peint tour-à-tour l'abattement de la douleur ou l'ivresse du plaisir, arme l'amour d'un poignard ou le couronne de fleurs, remet sous nos yeux plusieurs Sujets dont la Tragédie n'ose s'emparer, et réunit le double mérite de favoriser la paresse, en développant la sensibilité.

La réponse d'Abailard est absolument neuve. Celle que je hazardai, il y a quelques années, est pleine de hardiesses et d'un libertinage d'imagination que je désavoue. Ce n'est jamais Abailard que j'y fais parler, c'est toujours moi qui parle à sa place. Je n'avois point la force alors d'approfondir l'abîme de

douleurs où cet Amant est plongé: celle-ci, je l'imagine, est plus vraie et mieux conçue; j'ai tâché d'y peindre les ravages d'un feu qui s'irrite et fermente sans explosion dans un coeur isolé, ces combats de l'amour et de la pitié, où l'avantage est toujours pour l'amour; ces déchiremens d'un être séparé de lui-même, qui ne conserve d'énergie, que pour mieux sentir sa foiblesse et prouver que, tout dans l'homme, est subordonné à ce physique impérieux que l'on aime à vaincre, mais qu'il est affreux de n'avoir plus à combattre. Il falloit que le désespoir d'Abailard ne ressemblât point à celui d'Héloïse; leur situation, qui paroît la même, est, en effet, bien différente. Héloïse a du moins un plaisir qu'on ne peut lui ôter; celui d'avoir sacrifié à ce qu'elle aime, tout ce dont elle auroit pu disposer pour un autre. Abailard, n'a rien qui le console. Le passé, le présent, l'avenir se rejoignent pour le tourmenter, et depuis que la Providence a fait des malheureux, il est un de ceux dont elle a, si on peut le dire, perfectionné l'infortune. Ses expressions ne doivent point se ressentir de son état, et il doit retrouver dans son ame toute la virilité du sexe qu'il a perdu.



ABAI-



ABAILARD  
A  
HELOISE.



HELOISE, est-il vrai? J'ai réveillé ta  
flâme;

J'ai troublé le repos, qui rentroit dans  
ton ame;

Ce coeur, où Dieu peut-être alloit enfin regner,

Déchiré par mes mains, recommence à saigner!

Trop coupable Abailard! trop sensible Héloïse!

Amans infortunés! ... quelle fut ta surprise,

Quand

Quand ton oeil reconnut ces traits baignés de pleurs,  
 Où ma tremblante main a tracé nos malheurs ?  
 Le Ciel m'a-t-il chargé d'empoisonner ta vie ?  
 La paix te reffoit seule, et je te l'ai ravie !  
 Pardonne.... que veux-tu ? Comme toi je languis :  
 Laisse-moi dans ton sein répandre mes ennuis ;  
 Me plonger dans l'amour, m'y concentrer sans cesse,  
 Et, pour l'accroître encor, parler de ma foiblesse.  
 J'ai gardé trop longtems un silence orgueilleux,  
 Et mon coeur, trop longtems, a renfermé ses feux.

Du fort qui m'accabla quand la rigueur extrême  
 Vint séparer de toi la moitié de toi-même ;  
 Aux plus cruels regrets condamné pour toujours,  
 Quand je vis, loin de nous, s'envoler nos beaux  
 jours ;

J'ai cru que la Sagesse, et sur-tout que la Grace  
 Pourroient de mon esprit en effacer la trace.  
 Pour vaincre mon amour, j'osai m'ensevelir :  
 Contre lui par des vœux je croyois m'aguérir :  
 Vaine précaution ! contre sa folle ivresse  
 Que peuvent la Raison, la Grace et la Sagesse ?  
 Que peuvent les sermens ? Ardeurs, transports,  
 desirs,  
 Tout me reste, Héloïse, excepté les plaisirs.

Cet abandon du Cloître, et ce silence horrible,  
 Tout me livre à moi-même, et me rend plus  
 sensible.

C'est,

C'est, en'pensant à toi, que je crois t'oublier;  
 Dieu me menace en vain, et j'ai beau le prier,  
 Tu triomphes toujours: oui, ma main téméraire  
 Te place, à ses côtés, au fond du Sanctuaire:  
 Et, quand de toutes parts règne un muet effroi,  
 Prostrné devant lui, je n'adore que toi.  
 Oui, ce calme trompeur, dont je t'offre l'image,  
 N'est, dans mon coeur brûlant, qu'un éternel  
 orage.

Peins-toi le désespoir de ce coeur furieux;  
 Ma flâme fait encore étinceler mes yeux:  
 Désoccupé de tout, cette flamme trop chère  
 De mon oisiveté devient l'unique affaire.....  
 Loin de moi, Livres saints: vos sombres vérités  
 Ne peuvent consoler mes esprits agités;  
 Que m'offrez-vous? Des biens que la crainte em-  
 poisonne;  
 Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.

Mais quel trouble soudain a glacé tes transports?  
 Héloïse amoureuse a senti des remords!  
 Des remords, Héloïse! ... est-ce à toi d'en con-  
 noître?  
 A la voix de l'Amour ils doivent disparaître.  
 Ah! qu'ils ne souillent point tes innocens attraits;  
 Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits?  
 Va, notre Dieu n'est point un Tyrân formidable.  
 Un feu, qu'il alluma, peut-il être coupable?

Pour-

Pourroit-il s'offenser d'un impuissant desir,  
 Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir?  
 Héloïse, crois-moi, ta flâme est légitime;  
 Quelles sont nos vertus, si l'amour est un crime?  
 Sur l'Univers entier jette un moment les yeux;  
 Animé par l'Amour, l'Univers est heureux.  
 Ce doux frémissement, ces feux et cette ivresse,  
 Que l'Amant fait passer au sein de sa Maîtresse,  
 Cette extase muette, et ce trouble enchanteur,  
 Sont de secrets tributs qu'il rend à son auteur.

Qu'ai-je dit? malheureux! ô Ciel! où m'éga-  
 ré-je!

A mon profane amour, je joins le sacrilège?  
 Arbitre souverain de mon funeste sort,  
 A mes sens égarés pardonne ce transport.  
 Tu le sçais, abbattu sous la haire et la cendre,  
 D'un trop cher souvenir je voudrois me défendre:  
 Déchiré devant toi par de cruels combats,  
 L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas.  
 Mon Dieu! lorsqu'à tes loix mon ame s'est foudmise,  
 Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïse;  
 Et mon fatal amour, qui blesse ta grandeur,  
 Sans cesse me punit, et te fert de vengeur....

Sois plus forte, Héloïse, et donne-moi l'e-  
 xemple;

Dieu va te soutenir, Dieu t'appelle en son Temple.

Va,

Va, cours, tombe à ses pieds; tombe aux pieds  
des autels;

Renonce pour jamais à tes feux criminels;

Que la Religion, t'armant d'un saint courage,

De son auguste main repousse mon image :

Mon image trop chère, et qui fait tes tourmens :

Je te remets ta foi, te remets tes sermens.

Pour te rendre à ton Dieu, je te rends à toi-même;

La paix renaît bientôt, quand c'est lui que l'on aime.

C'est de lui désormais qu'il faut t'entretenir,

Et du fond de ton coeur c'est moi qu'il faut bannir.

Peux-tu m'aimer encor? C'est moi de qui l'adresse,

Par l'attrait des faux biens, égara ta jeunesse :

Séduite par moi seul, par mes discours trompeurs,

Tes lèvres ont touché la coupe des pécheurs.

C'est moi, de qui la main, couronnant la victime,

T'a caché sous des fleurs, le penchant de l'abîme :

Compte, si tu le peux, tes soins et tes chagrins,

Que de jours orageux pour quelques jours sereins!

Rassemble de l'Amour les ennuis et les peines,

Et ses jaloux transports et ses allarmes vaines,

Mets à part ses douceurs, ses passagers desirs;

Et voi combien ses maux surpasseient ses plaisirs.

Rappelle-toi, sur-tout, pour affermir ta haine,  
Ces jours de deuil, ces jours, où respirant à peine,  
Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux,  
Où, dans tous les Mortels, je crus voir des Rivaux.

Ma

Ma foiblesse en mon coeur enfanta les allarmes ;  
 Je redoutois en toi ta jeunesse, tes charmes,  
 Un sexe trop facile, et prompt à s'enflâmer ;  
 Je redoutois, sur-tout, l'habitude d'aimer.  
 J'en hâtai, chaque jour, l'horrible sacrifice ;  
 Songeant à mon repos, je pressois ton supplice.  
 Je desirai qu'un Cloître, asyle redouté,  
 Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté.  
 Les caresses, les pleurs d'Héloïse attendrie,  
 Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;  
 Et, ton amour lui-même augmentant mon effroi,  
 Je voulus que ton Dieu me répondit de toi.  
 Oui, de ma propre main, je traînai la victime.  
 Je te donnois à lui ! mais, ô fureur ! ô crime !  
 Retenant mon présent, arraché de mes mains,  
 Je te donnois à lui, pour t'ôter aux humains.  
 Tu me disois : Ordonne, et choisis ma demeure,  
 Où veux-tu que je vive, où veux-tu que je meure ?  
 Abailard, je suis prête... et moi, dans ces momens,  
 Je goûtois le plaisir, au sein de mes tourmens.  
 Portiques révéérés, asyles respectables,  
 Aux profanes regards dômes impénétrables ;  
 Grace à la piété, qui veille autour de vous,  
 Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux !  
 Que je fus soulagé de t'y voir renfermée,  
 Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !  
 J'attendois le moment, où quelques mots cruels  
 T'enleveroient à moi, comme à tous les Mortels.

Par

Par l'offre de ta dot je sçus bien-tot séduire  
 Celle qui sur tes soeurs exerçoit son empire.  
 Et cette Femme enfin, secondant ton bourreau,  
 Dans son cloître, pour toi, me vendit un tombeau.

Ah! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée?  
 Ne vois-tu pas le piège où tu fus entraînée!  
 A des transports honteux, cesse de t'emporter,  
 Et d'aimer un Mortel que tu dois détester....  
 Me détester! Qui! moi! ... non, ma chère Hé-  
 loïse...

Non ... tu ne le dois pas ... ta foi me fut promise;  
 Je reclame ton coeur, il est encore à moi...  
 Beaucoup plus qu'à ce Dieu ... que je trahis pour toi.  
 Mes douloureux affronts, tes maux que je partage,  
 Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage:  
 Tout m'assûre à jamais une ame, où j'ai regné,  
 Je suis trop malheureux pour être dédaigné.

Sur les plus beaux objets ma vue appesantie  
 Etend le voile épais dont elle est obscurcie.  
 Le Soleil, que toujours je préviens par mes pleurs  
 Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.  
 Je cherche les rochers, et les autres funèbres,  
 J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres;  
 Là, plein de mes ennuis, indigné de mes fers,  
 Je voudrois me cacher aux yeux de l'Univers.  
 Là, j'appelle Héloïse, et, dans ma sombre ivresse,  
 Je crois entendre encor ta voix enchanteresse.

G

Un

Un lamentable écho, sur les aîles des vents,  
Semble me renvoyer tes longs gémissemens,  
Et, sans cesse frappant mon oreille surprise,  
Répète en sons plaintifs, Héloïse . . . Héloïse . . .

Je descends quelquefois dans le Temple sacré,  
Et, fixant les tombeaux, dont je suis entouré,  
Avec recueillement je me dis en moi-même,  
Voilà donc la demeure, et l'asyle suprême,  
Le terme, où les Amans heureux ou malheureux  
Verront s'évanouir leur tendresse et leurs feux.

De moment en moment, il vient ce jour horrible,  
Où la mort glace enfin le coeur le plus sensible;  
Et c'est-là qu'Abailard, pour toujours renfermé,  
Ne se fouviendra plus d'avoir jamais aimé . . .  
Là, se perdent les rangs . . . les vertus et les  
charmes ;

Après de tristes jours, prolongés dans les larmes,  
C'est donc là qu'Héloïse ! . . . et foudain oppressé,  
Au milieu des cercueils je tombe renversé.

Prends pitié de mes maux, du feu qui me con-  
fume . . .

De ce poison brûlant, tout aigrit l'amertume ;  
Tout me blesse et me nuit . . . ah ! pénètre avec moi  
Dans les replis d'un coeur qui ne s'ouvre qu'à toi.  
Combien je suis changé ! moi-même j'en frissonne,  
Je hais et je maudis tout ce qui m'environne,

Et

Et m'applaudis souvent de regner dans ces lieux,  
Où je fers de Ministre à la rigueur des Cieux.  
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes,  
Ma jalouë fureur les punit de mes crimes.  
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens,  
Et l'aspect de leurs maux, adoucit mes tourmens....  
Héloïse! à quel point le désespoir m'égare!  
Qui l'eût pensé, qu'un jour je deviendrois barbare!

Tu le sçais, Héloïse, en des temps plus heureux,  
Je fus, ainsi que toi, sensible et généreux.  
L'indigence jamais ne me fut importune,  
J'ouvrois mon ame entière aux cris de l'infortune!  
Autant que je l'ai pû, dans mes obscurs destins,  
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.  
La bienfaisance, alors, sûre de mon hommage,  
Pour entrer dans mon coeur, empruntoit ton image.  
En vain mes ennemis, ardens persécuteurs,  
Diffamoient saintement ma croyance et mes moeurs;  
Pour mieux m'assassiner, se paroiënt d'un beau zèle,  
Sembloient d'un Dieu vengeur embrasser la querelle;  
Et, défendant par-tout qu'on osât m'approcher,  
Déjà, pour plaire au Ciel, allumoient mon bucher;  
Je riois, sur ton sein, de leur haine farouche  
Et j'étois consolé par un mot de ta bouche:  
Je plaignois ces Mortels, ces Sçavans ténébreux,  
Toujours vils et cruels, et souvent dangereux;  
J'oubliois, avec toi, ces absurdes systêmes,

Démentis l'un par l'autre, et détruits par eux-  
mêmes;  
Et je sçavois unir, par un heureux lien,  
Les plaisirs d'un Amant aux devoirs d'un Chrétien.

O jours trop fortunés! . . . ô jours de mon  
ivresse!

Où je laissois, sans crainte, éclater ma tendresse;  
Où rien n'interrumpoit ce commerce enchanteur,  
Ce doux épanchement de l'esprit et du coeur,  
Où libre de te voir, et chargé de t'instruire,  
J'aimois à t'égarer, au lieu de te conduire;  
Où, pour toute leçon, à tes pieds prosterné,  
Je te peignois l'amour que tu m'avois donné! . . .  
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire,  
Ce moment où j'obtins la première victoire.  
Les parfums du matin s'exhaloient dans les airs;  
Un jour voluptueux coloroit l'Univers.  
Plus riante et plus belle, au gré de mon ivresse,  
La Nature sembloit pressentir ta foiblesse.  
Tes yeux, qu'obscurcissoit une douce vapeur,  
S'ouvroient sur Abailard avec plus de langueur.  
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante,  
J'entendis soupirer ta vertu chancelante;  
Mes regards enflammés t'exprimoient le desir;  
J'apperçus dans les tiens le signal du plaisir. . . .  
Je volai dans tes bras. . . . en vain ta voix éteinte,  
A travers cent baisers, murmuroit quelque plainte,  
Je

Je ne t'écoulois plus, je n'entendois plus rien ;  
Heureux par mon transport, plus heureux par le  
tien.

Ah ! détourne les yeux de ce tableau profane,  
Tout me conférne ici, m'accuse et me condamne.  
Devant moi se découvre un avenir vengeur ;  
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon coeur.  
Toi ! qui creusas l'abîme, où ton courroux me laisse,  
J'espérois que ton bras soutiendrait ma foiblesse ;  
J'ai crû que ta bonté descendrait jusqu'à moi ;  
Et que les passions se taifoient devant toi :  
Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?  
Seroit-il des penchans que tu ne peux détruire ?  
Je pleure, je gémis, et les nuits et les jours ;  
Je me repens, t'implore, et je brûle toujours.  
Frappe enfin, et punis un Mortel qui t'offense :  
Fais, au pied de l'Autel, éclater ta vengeance ;  
Et, puisque tu n'as pû m'arracher mon penchant,  
Pour éteindre l'amour, anéantis l'Amant.

O ma chère Héloïse, ô toi que j'ai perdue,  
Toi, que j'égare encore, éloigné de ta vue :  
Où me cacher ? Où fuir un feu trop dévorant  
Qui vit dans mes soupirs et coule avec mon sang ?  
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abîmes,  
Si l'oeil perçant d'un Dieu vient à compter mes  
crimes !

Que de foibles Mortels mon exemple a féduits !  
 Que de coupables feux, par les miens enhardis !  
 Dans les lieux les plus saints, nos fautes font  
 connues ;

Nos Lettres, tu le sçais, font par-tout répandues,  
 On les lit, on s'y plaît; on y puise un poison,  
 Qui, pour aller au coeur, enivre la raison:  
 La jeunesse, livrée à tout ce qui l'abuse,  
 Dans ses déréglemens nous cite pour excuse:  
 Notre amour malheureux fait encor des jaloux,  
 Et ce n'est point pécher, que pécher après nous....

Il est tems, il est tems de se vaincre soi-même,  
 De contraindre nos feux à cet effort suprême:  
 Nos longs égaremens, sources de nos malheurs,  
 Veulent, pour s'expier, de la honte et des pleurs.  
 Pleurons, et rougissons; du fein de la poussière,  
 Elevons vers le Ciel notre ardente prière;  
 Peut-être que ce Ciel, à la fin désarmé,  
 Au cri du repentir ne sera plus fermé.

Cesse de m'inviter, hélas! trop indiscrete,  
 A venir partager tes soins et ta retraite.  
 Qui, moi! de tes devoirs soulager le fardeau,  
 Diriger de tes Soeurs le docile troupeau;  
 Les sauver des périls que pour moi je redoute,  
 Des vertus que je fais, leur applanir la route!  
 Moi! j'irois dans des lieux où tes jennès attraits...  
 Non, ce n'est plus pour moi que ces plaisirs sont faits.

Sous

Sous un chêne, brisé par les coups du Tonnerre,  
 Voit-on se reposer la timide Bergère ?  
 Voit-on, dans la prairie, un essain attaché  
 Sur le pavot mourant ou le lis desséché ?

Si tu pouvois me voir, l'oeil creusé par les larmes,  
 Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques  
 charmes ;

De Spectres effrayans toujours environné,  
 Sombre, défait comme eux, et comme eux décharné :  
 Tu voudrois bien plutôt éviter cette image ;  
 Et, loin de le chercher, tu fuirais mon passage,  
 Ne me prodigue plus le nom de Fondateur,  
 Je suis un malheureux, je suis un corrupteur,  
 Qui, dans l'affreux moment où la Raison l'éclaire,  
 Frémit de son amour, que pourtant il préfère ;  
 Arrache, avec effort, un coeur trop criminel,  
 Qui, la bouche collée aux marches de l'Autel,  
 Dans la Religion espérant un refuge,  
 Attend la grace encore, ou l'arrêt de son Juge.

Joins tes remords aux miens, sur-tout ne  
 m'écris plus :

Cachons-nous désormais des soupirs superflus :  
 Oui, laissons entre-nous un intervalle immense ;  
 Espérons tout du tems, et sur-tout du silence :  
 Va, cesse de chérir un phantome d'Amant,  
 Que l'amour seul anime et dispute au néant.

Dieu

102 ABAILARD A HELOISE.

Dieu le veut . . . dans son Temple ensevelis tes  
charmes :

Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes ;  
Et que ces pleurs enfin effacent, à leur tour,  
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour l'Amour.

Si la mort, dans ces lieux, devantant ma vieillesse  
Vient terminer des jours, tifiés par la tristesse ;  
Je veux qu'au Paraclet Abailard soit porté,  
Et, que dans cet état, il te soit présenté ;  
Non, pour te demander un regret inutile,  
Mais, pour fortifier ta piété fragile ;  
Plus éloquent que moi, ce spectacle cruel  
Te dira ce qu'on aime, en aimant un Mortel.





